Jean TOUSSEUL

Pour mes Amis

PRIX : Un franc cinquante

Imprimerie Z. LARUELLE
SEILLES-ANDENNE
1916 —

·EX LIBRIS·
WITHOUD
WEEKHOUD
EIKHOUD
EEKHOUD

A Georges Eekhoud,
Respectueusement!
Jean Rousseul

JEAN TOUSSEUL 18-12-17.

Pour mes Amis

PRIX : Un franc cinquante

Imprimerie Z. LARUELLE, Seilles-Andenne

1916

ML
A
1670

A MES AMIS,

Je vous dédie ces pages qui, sans votre insistance, seraient restées dans leur carton et leur poussière. Tout le monde n'aura pas pour elles votre affectueuse indulgence. Je vous laisse le soin de les défendre.

J. T.

Olivier Degée (Jean Rousseau)
Feilles-Andenne.

Le vendredi 4 janvier 1918.

Maître,

Après Edmond Picard, c'est Georges Eekhoud qui me tend ses mains paternelles et vénérées. Merci, Maître! Je suis un pauvre homme, mais j'ai de grandes joies! Je n'en reviens pas!...

Voici mon histoire en quelques lignes, car je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

J'ai vingt-sept ans. Mon père - il est mort, le cher homme - travaillait aux fours à zinc de Solaigneaux. Je fréquentai l'école primaire de Feilles et, pendant deux ans, l'Ecole moyenne d'Andenne. J'étais un mauvais élève. Je lisais les Hommes de chez nous: Eekhoud, Lemonnier, Picard et les autres. Je tombai malade et, sur les conseils du médecin, je me promenai dans les bois de mon village. C'est ainsi que je fis des vers. Je publiai le «Muet» à seize ans et «Mar-Jo», à dix-huit, dans les journaux locaux. (Toutes les pages (excepté R.I.P.) que vous avez lues ont été écrites avant mes vingt ans). A dix-sept ans, j'entrai comme ouvrier aux carrières de Feilles. Le travail de la pierre me tuait: je dus m'en aller. Je vécus misérablement de ma plume. Personne ne m'encouragea. Je vous vénérais trop, je n'osais vous crier ma misère intellectuelle. Désespéré, je retournai casser des pierres. J'y suis resté! Un peu avant la guerre, j'entrai dans les bureaux de l'exploitation... Aujourd'hui, je suis comme Jérôme Paturot...

Vous fûtes un des Dieux de mon adolescence. Je ne vous dirai pas combien je vous aime depuis que je suis devenu un homme. Votre photographie est épinglée au-dessus de ma table. Ah! j'ai été heureux ce matin, Maître! Ma petite Yvette - cinq ans - a dit: «Papa est content.» Et je lui ai répondu: «Il y a de quoi, petite: c'est Georges Eekhoud qui m'écrit!» Je lui

LES CARRIERS

A ma petite Yvette, pour qu'elle n'oublie jamais que son père a cassé des pierres sous les hautes roches de son village.

J'ai fait ce matin mon tour habituel aux carrières. Il est six heures. Les ouvriers, avec des déhanchements désarticulés, se hâtent vers leurs « trous », sous les hautes roches, mauves et bleues, veinées d'ocre, dont on aperçoit, derrière les talus herbeux, les écroulements sismiques, les effritements pourris, les façades démantelées. Un liseron égaré a piqué ses ombrelles dans la veine d'argile, un prunellier nostalgique reste pendu par ses racines mises au jour. Des hirondelles ont maçonné leurs nids sous un fronton sculpté dans le grès: des corneilles ont fourré leurs vagissantes familles dans toutes les crevasses du rocher. C'est là, sous cette masse haute de deux cents pieds, sournoisement homicide, que les carriers vont arracher le pain du pater et les « gouttes » du retour.

Le silence du matin d'abord, d'une grande cour où nul vent ne souffle entre les hautes murailles. Puis un bruit de rails qu'on déplace, qui fait écho. Les cheminées des abris fument sans fin: les feux sont copieusement alimentés d'huiles sales et de bois humide. De temps en temps, une pétarade: des ronds de fumée qui montent, se tordent, se déchirent et se perdent au delà des sommets dans le bleu clair du matin. Des appels prolongés de cornet et l'angoissant avertissement: « Oh! oh! », cri d'horreur comprimé ou sanglot désespéré: on ne sait pas.

Gare! Voici les pierres, énormes ou menues, toujours perfides, qui tuent ou estropient nos

ai montré votre portrait et, malgré vos yeux sévères, elle vous a envoyé des baisers...

Merci, Maître! Merci! Vous lirez mon prochain livre dans deux mois. Faites-lui bon accueil!

Bon an!... Longue Vie!... Vienne la Paix!...

Merci, Maître!

Oluredeye

LES CARRIERS

A ma petite Yvette, pour qu'elle n'oublie jamais que son père a cassé des pierres sous les hautes roches de son village.

J'ai fait ce matin mon tour habituel aux carrières. Il est six heures. Les ouvriers, avec des déhanchements désarticulés, se hâtent vers leurs « trous », sous les hautes roches, mauves et bleues, veinées d'ocre, dont on aperçoit, derrière les talus herbeux, les écroulements sismiques, les effritements pourris, les façades démantelées. Un liseron égaré a piqué ses ombrelles dans la veine d'argile, un prunellier nostalgique reste pendu par ses racines mises au jour. Des hirondelles ont maçonné leurs nids sous un fronton sculpté dans le grès: des corneilles ont fourré leurs vagissantes familles dans toutes les crevasses du rocher. C'est là, sous cette masse haute de deux cents pieds, sournoisement homicide, que les carriers vont arracher le pain du pater et les « gouttes » du retour.

Le silence du matin d'abord, d'une grande cour où nul vent ne souffle entre les hautes murailles. Puis un bruit de rails qu'on déplace, qui fait écho. Les cheminées des abris fument sans fin: les feux sont copieusement alimentés d'huiles sales et de bois humide. De temps en temps, une pétarade: des ronds de fumée qui montent, se tordent, se déchirent et se perdent au delà des sommets dans le bleu clair du matin. Des appels prolongés de cornet et l'angoissant avertissement: « Oh! oh! », cri d'horreur comprimé ou sanglot désespéré: on ne sait pas.

Gare! Voici les pierres, énormes ou menues, toujours perfides, qui tuent ou estropient nos

Olivier Degéa (Jean Tousseul)
Seilles - Andenne.

Le mardi 18 décembre 1917.

Monsieur,

Durant un an, je n'ai osé vous envoyer mon petit livre. Le voici, avec ma plus profonde admiration. Ne perdez pas votre temps : lisez les « Cahiers », le « Mur » et « R.I.P. ». Je renie le reste : ce sont mes amis qui ont aidé ma brochure.

Soyez indulgent : c'est un ouvrier qui a écrit ces pages.

Croyez-moi, Monsieur, votre respectueux.

Olivier Degéa

MLA 1670/1

LES CARRIERS

A ma petite Yvette, pour qu'elle n'oublie jamais que son père a cassé des pierres sous les hautes roches de son village.

J'ai fait ce matin mon tour habituel aux carrières. Il est six heures. Les ouvriers, avec des déhanchements désarticulés, se hâtent vers leurs « trous », sous les hautes roches, mauves et bleues, veinées d'ocre, dont on aperçoit, derrière les talus herbeux, les écroulements sismiques, les effritements pourris, les façades démantelées. Un liseron égaré a piqué ses ombrelles dans la veine d'argile, un prunellier nostalgique reste pendu par ses racines mises au jour. Des hirondelles ont maçonné leurs nids sous un fronton sculpté dans le grès: des corneilles ont fourré leurs vagissantes familles dans toutes les crevasses du rocher. C'est là, sous cette masse haute de deux cents pieds, sournoisement homicide, que les carriers vont arracher le pain du pater et les « gouttes » du retour.

Le silence du matin d'abord, d'une grande cour où nul vent ne souffle entre les hautes murailles. Puis un bruit de rails qu'on déplace, qui fait écho. Les cheminées des abris fument sans fin: les feux sont copieusement alimentés d'huiles sales et de bois humide. De temps en temps, une pétarade: des ronds de fumée qui montent, se tordent, se déchirent et se perdent au delà des sommets dans le bleu clair du matin. Des appels prolongés de cornet et l'angoissant avertissement: « Oh! oh! », cri d'horreur comprimé ou sanglot désespéré: on ne sait pas.

Gare! Voici les pierres, énormes ou menues, toujours perfides, qui tuent ou estropient nos

garçons à vingt ans et en font d'humbles balayeurs de cours d'usine. Gare les hommes! Elles défoncent les crânes, brisent les bras et les jambes! « Oh! oh! » là fut tué le petit Blanc: la pluie a à peine lavé les pierres du jeune sang qui coulait de son front et qu'il buvait dans son râle. Gare! c'est ici, sous la bordure de grasses vipérines, que fut écrasé Chanchet. Les « rouilles » lui brisèrent les bras, les jambes, les mains, les pieds, les côtes, le nez, les dents et le laissèrent vivant, face monstrueuse et hilare de carnaval, pantin désarticulé de guignol, qui tend une main honteuse, aux portes des travaux, les jours de paye. « Oh! oh! ». C'est de cette anfractuosité qu'est tombé le grand Fred, tête en bas: il resta planté dans les terres, raide comme un piquet. Gare, le borgne! Une rocaille un jour vint vous vider l'orbite, comme on vide une coquille de sa bête. Gare, vous, Rouget: la poudre, sans pitié pour vos amours qu'elle inhuma, vous tatoua la face et fit de vous un ivrogne. Gare! oh! oh! pauvres carriers de Wallonie!... Des blocs massifs s'écartèlent, la roche bouge, la terre tremble, les pierres tombent en pluie sifflante, crépitent sur le chantier, sonnent sur les rails et les wagonnets. Oh! oh!...

La besogne est préparée. Les hommes, la blouse ouverte où frissonnent les poitrines puissantes et poilues, la joue gonflée d'une « chique », poussent leurs caisses jusqu'au pied du rocher où ils retrouvent leurs outils sous un bloc épargné. Ce n'est plus qu'un crépitement de « maquettes », une pluie de pierres qu'on jette avec la fourche dans les wagonnets, des coups de marteau sur les rails déformés par une « tombée » de la veille, l'appel aigu et traditionnel des hommes d'un étage: « Des vudes! »

Un vol éperdu de corneilles s'abat à longs cris à l'assaut des roches. Des pierres roulent de relief à relief, en détachent d'autres dans leur chute et c'est de nouveau l'angoissant: « Oh! oh! » Ce cri fait mal: il rappelle les exclamations terrifiées des jours de catastrophes, le qui-vive permanent des affaissements lents et

sournois des jours de pluie; les fuites éperdues devant les monolithes qui roulent avec fracas dans le cirque et qu'il faudra terrasser à l'aide d'échelles, comme une tour aux temps médiévaux.

Allez! carriers, arrachez par le fer et la dynamite, le calcaire à la terre, le danger permanent mais oublié sur la tête — avez-vous le temps d'y songer? — chargez votre caisse, poussez-la jusqu'aux taques où l'on vous donnera un « vide », chargez-le encore, donnez cent mille coups de maquette, détachez le bloc qu'il faut fuir, dépecer et charger, par cent livres d'un coup. Allez, carriers, jusqu'au soleil couchant, jusqu'au soir de la vie, jusqu'à la destruction complète de l'être qui très tôt « n'en voudra plus »; luttez comme des bêtes, âpres au gain, pour nourrir de vos sueurs de galères et de sang le cabaretier obèse qui est en train de devenir mayeur en cultivant ses salades et sa flemme.

Ils vivent ainsi dans l'attente passive des dimanches, des jours de paye et des jours meilleurs... ou de la pierre sournoise ou de la poudre infernale. Les utopistes ont beau jeu chez ces pauvres hommes aux cervelles dures comme la matière qu'ils vainquent, et qui s'éprennent de toute sociologie belle et miraculeuse.

* * *

Une maquette sur l'épaule, j'ai grimpé lestement jusqu'aux « faliges » abandonnées, en chasse d'arborescences et de coquillages fossiles, de cristaux précieux, roses ou bleus, de digitales rares ou de campanules géantes.

C'est ici, sur les anciens versages de terres, la même flore, rudimentaire ou vulgaire, anémiée par les fumées pernicieuses d'une usine proche, crue dans les argiles et les rocailles; feuilles sans nom; cierges dorés et parfumés des bouillons-blancs, bouquets lilas et poivrés des menthes, buissons revêches des houx, verveines aux vertus divines, tanaisies aux boutons vireux. La carrière est vide, tout accuse la désertion de l'homme depuis bien des années:

les prunelliers ont masqué les trouées par où l'on charriait la pierre à la brouette, par où grimpaient les hommes, bossus sous les hottes. Des acacias ont grandi dans le cirque, cachant des morceaux de rails oubliés. Des ronces fleurissent dans les alvéoles où les carriers d'autrefois ont usé leur vie contre l'inusable pierre.

Des mousses de velours croissent sur le flanc du rocher, à profusion; des orpins dorés, des oseilles rouillées, de hautes graminées. Le sol en déclive s'use chaque jour, rocaille par rocaille, motte par motte, les déracine, les courbe, les lance dans le vide et ensemence le pied du roc. Les eaux argileuses ont jauni les blocs errants, suspendus, ne tenant plus depuis des ans que par une arête et qui s'abîment avec fracas aux jours de pluie, arrachant les herbes et brisant les arbustes. C'est un aspect du monde après la mort de l'homme. J'ai pensé aux mots prophétiques et puissamment évocateurs de Flammarion: « La Terre mourra! »

Des oiseaux y chantent pourtant: pinsons, chardonnerets, jusqu'à un rossignol dans les acacias. Des faisans y nichent. Un lézard s'immobilise de peur et me regarde de ses yeux verts. Des lapins y habitent, qui fuient éperdus, irrévérencieux, à mon approche. J'ai ramassé une pierre, puis je me suis reproché mon geste meurtrier qui m'étonne. Moi seul le connaîtrais, ce petit monde, s'il savait borner son horizon. Il y a aussi des insectes vermeils sous les pierres, petites vies insoupçonnées, anonymes pour moi. Que m'importent leurs noms, d'ailleurs. Bruns, rouges, verts, noirs, d'or ou d'argent, jolis, monstrueux, qui sautent ou qui se tordent, bijoux et poisons vivants, leurs couleurs et leurs gestes m'émerveillent.

Une vie intense, des milliers de vies inconscientes se meuvent dans cet horizon que je croyais abandonné. Peut-être nous succèderont-elles dans la suite des temps.

J'ai trouvé un fusus des terrains jurassiques, rougi par les alluvions et j'ai songé qu'une bête se mouvait là-dedans, il y a quelques mille ans. Et il y a quelques dix ans, des carriers, jeunes

et vigoureux, ont martelé la pierre, ont peiné toute une vie dans le même trou. Des rails sillonnaient le chantier recouvert aujourd'hui d'une couche d'argile descendue des sommets. Les terres ont inhumé, bien bas, leurs abris avec quelques vieilles blouses et quelques vieux chapeaux — documents archéologiques de l'avenir. Quels sont les noms de ces disparus? Enigme. Ils ont fourni les pierres taillées des maisons des riches, les rocailles des routes de Wallonie, la chaux des terres humides de Hollande, la chaux des maçons, la chaux de l'industrie du fer, les croix des assassinés au bord des bois, des suicidés au bord des étangs, des péris au pied des rochers. Mais aucun d'eux n'a songé à faire sa pierre à lui, sur place.

Dans cent ans, rien ne restera non plus de ceux qui peinent là-bas, dont les coups innombrables se répercutent dans les fourrés de ronces. Des herbes naîtront de leurs sueurs et de leur sang, des mousses verdiront les argiles, les abris actuels disparaîtront sous les terres et un de nos fils viendra revivre mes pensées, cent mètres plus avancé dans les essarts, par un matin clair...

A vau-l'eau

Le dimanche est pluvieux et morne. Je regarde au dehors par les vitres de ma fenêtre, mouvantes comme une toile de cinéma, sans doute parce qu'il bruine et que c'est intéressant de voir bruiner; peut-être parce que je suis égoïste et heureux d'être à l'abri, ou bien tout simplement parce que le dimanche on regarde passer les gens. J'ai vu déjà un chien à trois pattes, deux parapluies et le vol d'un moineau. Sous ma fenêtre, deux enfants jouent à la marelle. Avec quelle profonde philosophie, avec quelle patience héroïque, chacune des fillettes attend son tour pour se réchauffer en sautillant.

Nous sommes tous restés plus ou moins enfants. Seulement nous devenons plus difficiles à amuser au fur et à mesure que nous grandissons, que nous vieillissons, jusqu'à ce que le surcroît d'âge nous fasse retomber dans la prime enfance. Tout d'abord nous avons délaissé nos hochets et nos chevaux de bois, pour jouer aux billes « comme les grands ». Mais la saison des billes fut éphémère, nous songeâmes à l'amour. On se lasse des romans de l'adolescence... et nous arrivâmes ainsi à l'âge de vingt ans. Allons-nous changer parce que nous sommes des hommes? Superficiellement peut-être? Au fond, ce sera toujours la même chose et nous resterons toujours les mêmes. Celui-ci aime la pipe, son voisin adore le tabac à priser; celui-là raffole des romans bêtes et y consacre tout son argent. Nous avons tous notre petite marotte, dont nous sommes très jaloux. Non seulement le fumeur affichera qu'il abuse du tabac et qu'il possède trois douzaines de pipes, mais il va se railler de son ami qui lui présente sa tabatière en écorce de bouleau. Non seulement le liseur se fera passer pour un liseur enragé, mais il va se moquer de son voisin qui grimeline

aux cartes, chaque soir, dans un cabaret tranquille.

Aucun de nous n'est parfait ; nous sommes, au contraire, tout défigurés d'imperfections. Je ne sais rien cependant qui nous domine plus que l'orgueil. J'ai fait quelques progrès à l'école pour satisfaire mon désir de savoir, certes ! mais surtout — je parle évidemment de mon enfance — pour être au-dessus de mes condisciples : et c'est là le seul stimulant, mauvais mais efficace, qu'employent les parents, ce qu'ils trouvent de meilleur pour exciter leurs enfants à l'étude. L'ouvrier désire paraître plus courageux que son compagnon de travail et laisse volontiers entendre qu'il est propriétaire de sa maison. Blaise Pascal écrivait pour la gloire et, dans les asiles, le fou voudra toujours être moins malade que son voisin de cellule.

Est-ce une généralité chez nous cet orgueil qui nous rend bêtes, ridicules, méchants, envieux ? Car l'envie n'est qu'une conséquence et une spécialité de l'orgueil. Oui. Quelque martyr chrétien n'a-t-il pas eu une pensée coupable ? Les philosophes eux-mêmes n'ont jamais fait exception. J'en sais plus d'un dont la tabatière en argent — cadeau de monarque ou de héros — est devenue historique, dont les manies singulières agrémentent les cours de littérature ou de sciences. La Bruyère a beau nous signaler les travers de son siècle, ne fut-il pas lui-même un poseur ? L'orgueil de ces écrivains est plus grand encore que nos sottises inaperçues et anonymes. Ne voudraient-ils pas nous faire croire qu'ils sont parfaits et qu'ils ont ainsi vraiment le droit de se moquer de nous.

* * *

Je me souviens d'avoir lu autrefois la définition de la philosophie par Hegel. « La philosophie, disait-il, est la science de la raison ». Je voulus m'attarder à la synthèse du penseur allemand. Malheureusement, Hegel avait vécu parmi les hommes et il avait dû ajouter aussitôt, — ou à peu près : je cite de mémoire : « C'est la science de la raison, en tant que celle-ci a conscience d'elle-même, comme de toute

réalité... » Il existe donc un conflit entre la réalité et la raison, ou tout au moins, la réalité n'est pas toujours la raison. Il existe aussi — toujours d'après Hegel — un conflit entre la raison et elle-même ou tout au moins la raison n'est pas toujours la raison.

Je m'explique. La raison n'est pas toujours même: elle dépend, pour conserver son caractère, d'une masse de faits intrinsèques (époques, coutumes, circonstances, etc.). C'est ainsi qu'il n'est pas très difficile d'être ridicule en société: nous le fûmes pour avoir méconnu ou transgressé un usage sacro-saint. Les cérémonies augustes chez les sauvages seraient ridicules ou criminelles ici. — La réalité, c'est l'usage; la raison, c'est... la raison, le bon sens théoriquement immuable, mais qui s'inféode à ces circonstances et perd ainsi son essence et son prestige. D'ailleurs, dans la discussion, ce serait encore la raison qui aurait tort.

J'ai plus ou moins analysé la définition hégélienne de la philosophie, pour vous faire remarquer que les penseurs eux-mêmes ont compris ce qu'était que se singulariser, et je n'ai fait cette courte digression sur l'orgueil humain dans les coutumes et les marottes que pour en revenir définitivement à nos deux petits moutons jouant à la marelle.

Après tout, pourquoi serais-je, en me faisant le compagnon de jeux des fillettes, plus ridicule qu'en faisant du vélo? Et qui ne fait pas du vélo ou autre chose? Seulement l'usage souverain a bien établi qu'on jouerait à la marelle et aux billes depuis tel âge jusqu'à tel autre; que les cartes — ce qui n'est ni plus intelligent ni plus sage — remplaceraient les billes à telle époque de la vie. Et celui qui veut transgresser ces règles consacrées est un être singulier, bizarre, extraordinaire, déséquilibré, qu'on a appelé aliéné. Et, ma foi! c'est là la seule définition sensée qu'on puisse donner de lui.

Le fou a perdu la raison, dit-on. Scientifiquement, oui. Mais qui parle scientifiquement? Ecartant toute considération pathologique et psychologique, le fou n'a pas perdu la raison:

il s'est tout bonnement libéré — inconsciemment sans doute! — des banalités ridicules de la vie moderne, il se singularise parce qu'il retourne à la raison puérile, primitive et vraie. Oseriez-vous prétendre que nos ancêtres, les troglodytes étaient fous parce qu'ils ne se coiffaient pas d'un « haut de forme » ? Pourquoi riez-vous de cet homme qui voyage nu-tête et qui coupe son pain à table: Thiers serait entré dans l'histoire pour un pareil péché, sans avoir rien écrit sur l'Empire. Oh! celui-là serait vraiment fort qui pourra dire: « Je fais ce qui me plaît! »

Eh! mon Dieu!... Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter, disait La Bruyère. Et, en effet, cette faiblesse est de l'orgueil, car se singulariser, c'est se croire seul parmi les autres...

R. I. P.

A mes chers morts.

Il est mort. On m'annonce la nouvelle à mon retour, simplement, comme on me dit chaque soir que ma petite fille a été sage, que le canari a chanté toute la journée, qu'il est venu quelqu'un. Il est mort: je sentis mon cœur tout remué et, entre deux jurons effarés et deux bouchées du souper, je murmurai: « Est-ce possible!... Pauvre Chose!... Voilà une histoire!... » Les coups de la Mort nous surprennent, nous décontenancent, nous font songer à des choses qui devraient être présentes à toute heure à notre esprit et qui ne s'éveillent, au contraire, que lorsque le glas sonne la disparition d'un parent ou d'un voisin proche. L'échéance arrive, vous tue en plein désir de vivre, à la poursuite d'une chimère, dans la trame d'un roman, un bonheur à la portée de la main, un but à deux pas d'être atteint, ou dans l'accomplissement religieux du devoir. Celui-ci travaillait encore hier, malade, il est vrai, hésitant à se soigner pour ne pas perdre une journée. Ah! maintenant, il n'en fera plus une seule... Je l'aimais: liseur, intelligent, buveur un peu, il trouvait parfois dans les ferments de l'alcool l'éloquence prophétique et les gestes généreux des apôtres. Il avait connu les soirs de beuveries et de campagnes électorales, la gloire grisante des applaudissements de mains calleuses, qui le faisaient divaguer sur le chemin du retour, comme un Pierrot sous la lune. Aujourd'hui, ce mort a revêtu pour moi un caractère auguste. Le masque possède la beauté de la statuaire réaliste, le mutisme énigmatique des marbres et des bronzes; l'immatériel suaire lui a donné des allures surnaturelles de fantôme; les yeux cèlent, sous leurs paupières

closes, la suprême lumière. Il a pénétré, cet homme qui m'est aujourd'hui supérieur, le profond mystère qui m'obsède aux heures tourmentées du doute. *Il sait...*

Ah! j'ai vu pareil visage, un jour... Il me fut renvoyé par un miroir cassé. Je ne bougeai pas, je m'attardai, me complaisant à cette vision funèbre, tâchant d'être beau dans mon dernier sommeil. Mais l'image posthume se déforma encore, la bouche se tordit dans un sourire ricaneur, un œil se rouvrit, devint large et fixe... et *j'eus peur de mon visage de mort...*

* * *

Je songe à tous les défunts qui ont leur croix dans mes souvenirs...

Il y eut dans la nuit des exquises berceuses chantées par ma mère, l'image de mon petit frère — il est resté le petit frère, bien qu'il eût été mon aîné — que j'ai remplacé et dont je porte le prénom: un angelet fessu, avec deux petits bouts d'ailes, qui venait parfois partager mes jeux en songe et qui, dignement, ne disait jamais rien. Il y eut notre voisin, vivant avec sa vieille mère dans la maison fleurie de capucines et de roses trémières. Oh! l'aimable homme qui me confectionnait, d'une branche évidée de sureau, les clifoires héroïques et les poussahs diaboliques de mes six ans! Une nuit, je crus faire un mauvais rêve: j'entendais rôder des sanglots dans la cour et notre chien Finaud se plaindre comme un homme. Le lendemain, quand je m'éveillai, j'appris que mon bon voisin était tombé mort. Mort? c'est-à-dire parti, mais où? et pour longtemps? Sans doute, pour que la vieille mère pleurât ainsi?... Ayant ouvert le ventre de mon poussah, pour voir ce qu'il y avait dedans, et le bonhomme étant mort, évidemment, de son horrible blessure, je guettai pendant quelques jours, derrière la haie mitoyenne, l'apparition de mon ami. Je ne le revis jamais plus et j'oubliai jusqu'à son prénom. Je me souviens aussi d'une gentille fillette, aux grands yeux bleus de porcelaine, aux joues vermillonnées de riche poupée, morte à douze

ans, portée en terre, par des vierges blanches, dans le matin blanc d'un hiver frileux. J'avais sept ans, une petite âme mystique et je croyais aux anges et aux aîles des saintes images. Par ma fenêtre constellée de givre précieux, je crus voir passer la grâce infinie d'une procession de communiantes, et je pensai qu'au tournant de la rue, la morte allaït s'envoler vers les altitudes paradisiaques, où l'on voyait le Bon Dieu avec sa barbe blanche et où l'on mangeaït de la cassonade à discrétion...

Et je pense à vous, vieille grand'maman maternelle, que nous nommions « Mam' da l'Vallée », parce que vous demeuriez au fin fond du village, près de la drève, et que nous habitions, nous, tout en haut, près de l'école. Je vous revois, archivieille, presque centenaire, assise dans votre fauteuil, sur le coussin merveilleux duquel il y avait des lapins jouant au saut de mouton. Je revois tous vos trésors acquis aux ventes publiques des environs: porte-manteaux, vermoulus au point de s'écraser sous la pression des doigts, garnis d'écus armoriaux et de bêtes héraldiques en cuivre; cafetières fêlées, plats aux images historiques, vases aux couleurs effacées, où frissonnaient des gerbettes de graminées; le rouet fragile qui taisait ses histoires...

Vous m'évoquez, vieux visage plissé de Wallonie, incarnation du pays bien-aimé qu'il a fallu quitter, les cadres clairs de mon enfance, si lointains, si effacés, souvenirs de souvenirs... C'est la prairie où l'on châblait les noix qu'on recueillait dans des « chatoires »; les néfliers du presbytère; les fusains de la ferme; les murs de la drève, du haut desquels, courageusement, nous exaspérions les dindons du château en agitant nos mouchoirs écarlates et en leur criant: « Dji sos pu rodge qui tî! » (je suis plus rouge que toi); le grand paon qui faisait la roue entre les bassins calmes, en criant: « Méan! Méan! », le nom de son ancien maître, le comte, figure noble à coup sûr, mais que, dans mon cerveau de six ans, je confondais

avec la caricature d'un valet de ferme manchot, qui, lui aussi, s'appelait Méan; le clocher qui sonnait toute la journée du dimanche et où, un matin de Pâques, nous avions trouvé, mon frère et moi, dans le jour mystérieux des abat-son, six œufs romains, bleus d'un bleu de ciel et de légende, qu'y avait pondus mon oncle l'ardoisier; les couchers de soleil tout roses au bout du chemin vers la Croix Bertaud; les rainettes dans l'étang de la ferme; les trois cloqueteux, sous notre seuil, qui faisaient: « Do... ré... mi... Do... ré... mi... »; la cour de l'école plantée de symphoricarpes dont nous faisions peter les pois blancs entre nos doigts. Vous m'évoquez, chère vieille, les dîners d'alises, de mûres ou de cenelles; les pipes faites d'un gland et d'un fétu, dans lesquelles nous fumions des fleurs de tilleul; les cigares de clématite; les couronnes de marguerites; les pendants d'oreilles faits de cerises aux queues jumelles; le trou de Nutons dans l'essart; l'août eron qui jurait quand on se signait en temps d'orage; l'appentis sonore et mystérieux aux parfums de feuilles rouillées; le toit de chaume garni d'une joubarde aux pattes écailleuses; le Fond-Michel où il y avait un ramier invisible qui roucoulait son nom dans les futaies... Vous êtes tout cela, vieille de mes souvenirs, qui contiez si bien après votre « potée » au lait, entre vos béates éructations, vos histoires religieuses de « macralles ». Et puis, un beau jour, vous vous êtes éteinte en parlant de Dieu, de vos fils morts — grands gars simples et doux dont on craignait la force, autrefois, sur les pardons et les neuvaines — de la Blanche, la bonne vache que vous alliez paître au pied des halliers nourris de la Croix-Bertaud... Il ne nous reste plus de vous que vos vieilles choses et votre chaise d'église. Je vous ai oubliée un peu: je n'ai pas la mémoire des visages. Je ne me remémore plus très bien votre figure, ridée comme une pomme de l'an passé, ni vos yeux clairs sous les sourcils blancs, ni le mouchoir blanc, ni les lèvres blanches qui contaient: « mes enfants... » Vous dormez maintenant, à côté des autres, au

pied du clocher amical qui annonça vos joies et vos deuils...

* * *

Et voici que je vois, parmi les croix de mes souvenirs, la colonne brisée d'un pauvre ami de collège, mort à la tâche, à vingt ans, d'une phtisie galopante, et dont je lis de temps en temps le nom sur les livres qu'il m'a légués. A-t-il jamais songé, en écrivant ces lettres machinales, qu'elles serviraient à perpétuer son souvenir par delà les tombeaux, car d'autres viendront, qui ne l'auront pas connu, mais qui, pieusement se demanderont: « Qui était-il, celui-là qui a lu les pages que nous lisons, avec un autre esprit, dans un autre temps que les nôtres... Quels étaient cet esprit et ce milieu?... »

Je songe à toutes les Ophélias de l'amour, aux cervelles fracassées de vingt ans... Tous les phtisiques: Maurice Warlomont, Georges Rodenbach; tous les désespérés: Frédéric Monneron, Léon Deubel; tous les morts de vingt ans: Pierre Gens, Jacques Richard; tous les trépassés que le curé recommande avant le sermon dominical; tous les morts qui dorment sous les pierres sculptées, les croix de fer et les croix de bois; tous les morts anonymes, qui n'ont pas de croix, tous les assassinés qui ont la leur, le long des chemins; les disparus au fond des mers; tous les héros et toutes les reines; Froissart et le comte de Beaufort; sainte Begge et Johanne d'Atrive; tous les morts des vieux livres d'ici; tous les morts de tous les mondes, à cette seconde où j'écris, reposez en paix!...

* * *

Et puis, il y a Vous, mon Père...

. . . . . .

Vous avez laissé là vos pigeons et le jardin que vous avez planté. Le chardonneret dont vous vous inquiétiez tant sur votre lit, chante dans sa cage garnie d'un crêpe; le chat que vos mains bénies ont caressé, rôde dans le jardin; ma pipe que vous aviez admirée quelques jours avant votre mort, est presque culottée. Vous

n'êtes plus là, mon Père, et rien n'est changé...

Je pense à vous quand sonne le glas, quand j'entre dans le petit salon obscur où vous souriez à trente ans ; quand il pleut et que je songe que vous avez froid, au pied du thuya aujourd'hui sacré...

Oh ! cher mort dont j'ai le cœur tout plein, *requiescat in pace !*... Et si, un jour, je retrouve les prières de mon enfance, la première, la plus fervente, la plus souvent renouvelée, sera pour vous, brave homme, qui fûtes mon Père et quelque temps, mon Ami !...

LE MUET

A mon très cher ami, Armand Lonnay, qui, malgré son exil, n'a jamais oublié notre wallon savoureux.

Il arrivait toujours le vendredi matin, vers neuf heures, neuf heures et demie, quelque chose comme cela, un peu après le départ d'Achille, le boucher. Certes, il venait bien des pauvres chez Mar-Josèphe, vu qu'on ne leur refusait jamais la charité: une bonne miche de pain de méteil, bien beurrée, avec un doigt de sirop, car l'aumône en argent était inconnue à Landenne, à moins que chez M. le curé, M. Smal, un Ami Fritz wallon, ou Mamzelle Lignon, une béguine sans cornette. C'était bon pour les riches en un mot.

Oui, elle avait beaucoup de pauvres la vieille Mar-Josèphe; mais, pour sûr, c'était un pauvre à part, « l'moïa ». Aussi, quand le boucher, après avoir déposé son éternelle livre de fromage sur la table et interrogé la maîtresse du logis sur sa santé, — question de s'informer du reste: elle avait une santé, la vieille! — quand il détachait sa petite charrette de la barrière peinte en minium, pendant que son chien avait un long jappement, il criait chaque fois:

— Eh! Mar-Josèphe!... Voici « l'moïa » à la Treille.

Alors, elle trottinait vers l'armoire et en sortait un reste de souper de la veille. Souper, dis-je, et avec cela, déjeuner, dîner et goûter tout ensemble. C'était invariablement de la soupe aux légumes avec des mange-tout, de la « verte soupe » comme on dit en Wallonie. Elle la faisait donc chauffer au plus vite, puis allait soutirer de la bière dans son pot tout bleu, d'un

bleu de ciel et sur le flanc duquel un pierrot vidait une cerise. Elle savait bien qu'il ne le boirait pas complètement son pot, mais elle craignait de le gêner. Songez donc s'il n'en avait pas eu assez pourtant... Elle se mettait à trancher le pain avec une vigueur de jeune... Il ne le mangerait pas tout non plus le pain, les tranches étaient si épaisses — mais il en aurait à volonté au moins. Elle allait encore querir une timbale — le couvercle d'une « jusse » d'un de ses fils — et ses cerises qu'elle préparait tous les ans à la même époque.

Quand la soupe ronronnait comme un vieux chat, que l'assiette faisait une ronde tache blanche sur le tapis ciré où des lapins se poursuivaient en montrant leurs derrières, que le bocal avait des feux vermeils aux rayons de soleil qui furetaient, indiscrets, entre les bouquetiers et qu'une cascade de tranches de pains s'alignaient près de la rustique timbale, Mar-Josèphe se remettait dans son fauteuil d'osier, qui geignait parfois comme un rhumatisé, attendant sa venue.

C'était une bien vieille femme que Mar-Josèphe, si vieille qu'on ne savait plus son âge. Elle-même l'avait peut-être oublié. Sa bonne figure, cuite et recuite au soleil de Wallonie était bien un peu parcheminée et quelques poils se frisaient çà et là sur sa face anguleuse, plissée comme une pomme de terre de l'an passé. Mais ses cheveux étaient si blancs, si beaux ainsi tout en fils d'argent et ses yeux si bons dans ses vieilles paupières qui ne savaient presque plus se déplisser. Quant à son nez, il devenait de plus en plus petit: j'ai toujours pensé qu'il s'effritait au contact de l'air du dehors. Et propre donc qu'elle était Mar-Josèphe. D'une propreté méticuleuse, ainsi que ces vieillards qui semblent s'être conservés dans du vinaigre, tout comme des cerises... Un mouchoir blanc comme neige, disposé en capeline sur sa tête; un casaquin grisâtre aux boutons blancs, un devantier gros bleu, qui gardait toujours ses carrés. Et toute sa petite personne fleurait la lavande, à cause d'un morceau de

toile blanche non ourlé qui lui servait de mouchoir, et qu'elle imbibait consciencieusement le dimanche.

Elle avait eu beaucoup d'enfants, tous fils, douze ou treize. Je crois qu'elle-même ne le savait pas au juste, pas plus que son âge. Mais l'Hôte s'était assis au coin du feu et la grande fabrique les avait engloutis tous l'un après l'autre, implacablement.

C'était là-bas, la grande usine, dans le fond. Et maintenant, elle restait seule, seule avec ses souvenirs... Ses souvenirs!... Dans sa pauvre tête, un peu fêlée par cette chute d'années et de malheurs, elle confondait ses fils et les accidents, leurs visages et leurs noms... Puis elle avait adopté une petite-fille qui, arrivée à l'âge de vingt ans, l'avait quittée pour suivre son galant. Oh! ce fut un dernier coup!... Sa raison avait tout à fait chancelé, et elle se surprenait parfois à divaguer, toute seule, dans son fauteuil... Elle avait pourtant de l'amour pour tous ses fils s'ils avaient vécu et ça lui faisait mal au cœur tout cet amour qu'elle ne pouvait épancher.

Puis un jour « l'moïa » avait frappé à sa porte... Et depuis, tous les vendredis, sans en manquer un seul, il arrivait, la saluait du même signe de tête, prenait place du même côté de la table, sur la chaise fraîchement rempaillée.

Sur le coup, elle l'avait aimé, ce jeune homme. Ç'aurait été un si grand bonheur de l'avoir pour fils. Mais il était si beau, ce rêve-là, trop beau pour se réaliser. Elle n'avait jamais osé lui en parler, n'ayant jamais osé espérer. Elle avait été si malheureuse, toujours, toujours!...

Ils auraient bien vécu ensemble pourtant... Elle n'était pas riche, Mar-Josèphe, oh non!... Mais dans mon bon vieux village de Landenne, c'était tout comme. En effet, elle n'avait pas mal de bonniers de terre: deux dans Houssoit, un au Babouin, un à l'Orcanette, deux à Mostombe. Pas mal d'écus non plus à la caisse d'épargne et autant dans son coffre. Sa petite

maison avec appentis, fournil et toutes ses annexes, en un mot; une aumaille dans son étable; deux nourrains dans sa soue.

Ce qu'ils auraient bien été, n'est-il pas vrai?... Tous les vendredis, elle y pensait; le reste de la semaine, elle l'oubliait: elle avait si peu de mémoire. Mais, le vendredi, c'était tout autre chose: elle se levait plus tôt qu'à l'ordinaire, allait fouiller dans la gerbe de plantes que, petit à petit, il lui avait apportée, qu'elle plaçait régulièrement dans un coffre et dont chaque brindille était sacrée pour elle. Puis, elle jetait un coup d'œil sur les pommes et les poires qui s'alignaient, queue en l'air, en bataillon serré, dans l'armoire. Tout cela avec des regards satisfaits d'avare.

Puis, quand le chien avait jeté son jappement, le boucher son avertissement, elle mettait la table, remisait sa vieille petite personne dans son fauteuil inconsolable et le revoyait tout comme le vendredi précédent et l'autre vendredi... et encore tous les autres... Elle n'aurait plus su dire depuis combien de temps cela durait ainsi. Que lui importait du reste puisqu'il reviendrait.

Il entrait enfin, la saluant d'un grand signe de tête, un mince sourire sous le nez. C'était un jeune dégingandé, sec comme un sauret, avec un ventre anormal qui lui tirait le sarot. Des pommettes rouges qui semblaient vouloir percer sa peau sale de phtisique, un menton pointu qui faisait presque partie de sa pomme d'Adam par trop proéminente. Il n'était pas beau « l'moïa », comme vous le voyez, mais ses yeux avaient quelque chose de grave qui faisait peine à voir.

Il entrait. Pendant la bonne saison, il déposait ses plantes sur la table et se mettait à manger, après avoir ébauché un grand signe de croix, soulevant sa casquette de soie, de l'autre main. C'était quelque chose comme un calendrier ambulant, « l'moïa »! Au mois d'avril, il lui apportait un énorme bouquet de violettes. C'est que le printemps faisait fumer la terre et que les petits oiseaux se gringottaient de

bien douces choses, tout bas, sous la grande ramée de Troka. Alors, il mâchonnait des brins de toutes sortes: brins d'aubépine, de cormier ou de genêt, brins rouges ou verts... Au mois d'août, il lui présentait une poignée d'épis, dont il avait égalisé les fétus, sur une pierre du chemin, avec son couteau: c'est que les aoûterons grillaient sous leurs « châtoires » dans les éteules et que les gamins se baignaient, en cachette, derrière les osiers de la Fontenalle. Alors, il avait le visage tout mâchuré de sueur et de poussière. Quand venait octobre, il tirait, de ses poches, des pommes, rouges comme ses joues de fiévreux, ou des poires, dures comme des cailloux et que la vieille portait aussitôt dans l'armoire: c'est qu'il y avait de longs couchers de soleil du côté du Boltry, et des Haies-Monet avec un peu de toutes les couleurs: du rose, de l'or, du vert, du mauve; et que les peupliers de la « drève » éparpillaient des feuilles laquées, comme Gilbart jette des pièces de cinq francs en carton. Il avait déjà mis son espèce de pardessus, une défroque qui lui venait je ne sais d'où et qui clapotait sur ses maigres jambes. Il tenait un petit fétu au coin des lèvres. En décembre enfin, il n'apportait plus rien, sinon de la neige à ses souliers. Il graillonnait consciencieusement avant d'entrer et se dirigeait tout droit vers le pot du poêle flambant rose. C'est qu'il y avait beaucoup de blanc partout, des jeux d'enfants sur le vivier de la cense, que les paux du Grand Pré avaient mis leurs toques de fourrure et que la neige tombait, toujours, en papillons...

Tout en mangeant, il regardait autour de lui, avec une innocente convoitise, une béate admiration pour ce vieux mobilier. Il examinait, tour à tour, l'armoire très basse, aux garnitures de cuivre, presque noire sous les multiples couches de vernis; les vases aux fleurs rouges, placés à boucheton et les autres, d'où émergeaient des têtes de pipes; et, au-dessus, le grand christ en bois étranger, aux fines dentelures, avec tous les instruments de la Passion; les portraits jaunis, encadrés de minces tresses de paille

laiteuse; l'horloge, qui ravaudait dans son coin, marmottant je ne sais quoi comme les vieux qui tombent en enfance; sur la cheminée, les boîtes à café et à chicorée où des Chinois se tiraient par la natte; le gros réveil qui écartait ses jambes grêles en face d'un petit bondieu, sur lequel se desséchait une branchette de buis.

Puis il continuait son repas interrompu. Après avoir mangé jusqu'aux oreilles, bu à sa soif et goûté aux succulentes cerises de Mar-Josèphe, il reprenait ses plantes. Il toussait comme un catarrheux quand il s'agissait du bouillon-blanc, du mille-pertuis et de la consoude; désignait son ventre, pour la bardane ou la gratiole; s'essuyait rageusement le front en prenant la morelle; se rayait la peau d'un coup d'ongle en disposant des feuilles de plantin... C'était selon que les plantes guérissaient la toux, étaient laxatives, dépuratives ou vulnéraires...

Quant aux doses, il n'y avait pas de danger! Mar-Josèphe ne s'en servait pas. Une quinte de toux lui aurait déboîté tous les membres. Avait-elle encore quelque chose dans le ventre? Elle aurait sué ce qu'il lui restait de sang, et des blessures, elle ne s'en faisait pas, quoique sa peau fût beaucoup usée.

Elle ne disait jamais rien. De quoi aurait-elle parlé? De lui? A quoi bon? puisqu'il était là... et qu'il reviendrait. Du temps? Et son calendrier? Des nouvelles du dehors? Que lui importait? Mais elle avait toujours le même sourire dans sa bouche édentée, pendant le repas, pendant l'inspection et même la sempiternelle pantomime grotesque... Puis il partait, avec un long rire muet qui lui ouvrait, en bouche de tirelire, sa mince figure empreinte d'une satisfaction égoïste... Et c'était pour une semaine...

Muet, boucher, chien, tous contribuaient inconsciemment à cet événement dans sa vie calme de vieille...

***

Un vendredi, il ne vint pas... Seul, le chien eut son long jappement de bête libérée. Le boucher ne cria pas l'avertissement accoutumé et

laissa Mar-Josèphe toute chose... L'autre vendredi, rien encore!... Un matin, il lui arriva une lettre. Et comme elle ne savait plus lire, même avec des lunettes, elle se rendit, sans tarder, au presbytère, pressentant que c'était de son enfant — du côté de Seilles. Il s'agissait de lui, en effet.

Avec beaucoup de ménagements, le curé lui dit que son « moïa » était mort. Une parente d'Andenelle accomplissait, par cette lettre, le dernier désir du mourant, qui avait beaucoup pensé à Mar-Josèphe, avant de s'en aller. Mais elle n'écoutait plus: elle avait fermé les yeux en une vision atroce, une dernière vision lucide de sa pauvre tête de vieille: une grande usine qui lui dévorait son fils, l'incarnation de tous les autres...

Elle sortit chancelante, comme ivre, et dans sa petite main crispée, tout le long de la Treille, se détissait la loque parfumée, fil par fil...

* * *

Un matin — un vendredi — on la trouva morte, un tas de plantes sur les genoux — la chambre était pleine de leur odeur aromatique — un sourire dans ses lèvres blanches, exsangues, le regard dirigé vers la porte; sur la table, un bocal de cerises, débouché, mais plein encore, une assiettée de soupe refroidie, et, derrière les tranches de pain, une pomme à moitié mangée.

EXTRAITS

MAR=JO

(ROMAN)

A mon cher poète Jean Davignon.

Jean Yvan était seul. Qu'était-il venu faire? Prendre un peu l'air après s'être enfermé tout l'après-dîner, qui eût été morne sans ses poètes; voir couler l'eau de la Meuse et cueillir quelques myosotis à la bouche de la Fontenalle. Il n'en trouva pas: sans doute, un amoureux, passant par là, en avait fleuri sa boutonnière. Jean aimait beaucoup cette petite fleur bleue, peut-être plus encore à cause de son nom et de son gracieux symbole que de ses formes délicates. Celles d'aujourd'hui se seraient encore fanées, comme d'habitude, dans un de ses livres qu'il fleurissait après chaque promenade. C'est ainsi que sa bibliothèque recélait des senteurs aromatiques et subtiles de pharmacie domestique: parfum fané et doux d'œillet; vieille odeur fine de réséda; arome âcre et grisant de rose séchée.

Homme d'intérieur, doux rêveur — que seules sa paresse et la difficulté de s'exprimer en une langue vraiment claire et élégante avaient empêché d'être écrivain — en fréquentation continuelle avec sa mère et ses deux sœurs, Jean avait des goûts féminins: il collectionnait les fleurs aux tons fins et subtils — les roses surtout, — s'intéressait aux toilettes de femmes — son goût était même extraordinairement sûr — et il aurait volontiers vécu dans les parfums, comme un Oriental. La musique l'attirait, bien que lui faisant mal, et il adorait la danse, pour ce qu'elle avait de voluptueux dans sa musique grisante et ses corps de femmes frémissants.

Perspicace et curieux, intelligent et toujours

seul avec ses pensées, il avait découvert l'homme et son éternelle préoccupation: la Femme. Notre caractère est, en général, très fermé, mais Jean ne pouvait rien ignorer de son sexe. ELLE, au contraire, est très ouverte, sauf toutefois, vis-à-vis d'un amant aveugle ou d'un mari embêtant, et il n'eut pas grand'peine à la deviner sous ses dehors hypocrites. Il acquit ainsi une psychologie déconcertante, mais discrète, qu'aurait condamnée autrement sa galanterie exquise.

Vingt-cinq ans presque, riche, beau garçon: une taille moyenne, de jolies moustaches blondes, des yeux bleus, intelligents et bons; un timbre doucement grave, parlant bien et sentant bon, il plaisait beaucoup aux femmes et en avait quelque fatuité. Mais la suffisance chez l'homme, lorsqu'elle est plus ou moins justifiée, ne déplaît pas toujours au sexe féminin. Et puis sa conversation savait satisfaire les coquettes exigences de ses interlocutrices: il commentait avec maîtrise les portraits de femmes du dernier salon, leurs toilettes et leurs personnes, analysait subtilement le récent roman antimatrimonial d'un féministe en vogue ou la nouvelle pièce *adultérine* du Parc. Il savait flatter leur nature égoïste à la fois et romanesque et leur imposait — avec facilité! — son prestigieux témoignage d'homme, c'est-à-dire d'être qui n'est pas et qui ne doit pas penser, ni sentir comme elles.

Ces fréquentations lui avaient façonné, sur le tard, une âme assez étrange, qui avait conservé tout de l'homme: misanthropie, égoïsme, scepticisme, petit air supérieur des forts et de ceux qui payent: mais gagné, chez la femme, beaucoup de délicatesse, de coquetterie, de romanesque et d'inconstance.

— Encore une quinzaine de jours, pensait Jean Yvan en entendant un train siffler dans le lointain, encore une quinzaine de jours, et il irait rejoindre Gabrielle, sa mère, Mmes Mirbeau et Moreau, ses sœurs, ses amis du cercle « *Studio* » Mme X..., Mme Z..., toutes les jolies coquettes de la rue Royale, Bruxelles enfin,

mais Bruxelles prêt à se vider, car viendraient bientôt septembre et ses séjours officiels à Ostende, à Blankenberghe ou sur quelque plage éminemment mondaine de la côte normande. Il est vrai que tout son monde ne se séparait ni de très loin ni pour très longtemps.

« Encore », avait-il dit, et il pensait à Gabrielle d'abord et avec un sentiment tout autre que depuis deux mois, durant lesquels il ne s'était souvenu de son amante qu'avec l'embêtement touché d'être aimé par une femme qu'il n'aimait plus.

— Ah! fit-il en s'arrêtant, perplexe. Non pas qu'il s'interrogeât: il ne s'ignorait jamais. Mais il s'obstinait parfois, comme un fat qu'il était à ne pas s'avouer une faiblesse dont il rougissait déjà intérieurement. Il releva cependant la tête avec la décision héroïque de quelqu'un qui vient de résoudre un problème, par une solution inattendue et gênante et qui en prend résolument son parti. Puis il se mit à fouetter à tour de bras, avec sa canne, une gigantesque consoude à fleurs mauves, comme pour chasser une pensée ennuyeusement persistante: la réaction se produisait déjà, brusque et dominante.

Aurait-il déjà oublié sa petite Marjo?

Il faisait bon, il faisait calme et clair, car il n'est pas encore nuit à cette heure en août. Le soleil venait seulement de se coucher, au Bois-de-Namur, derrière les ruines des Haies-Monet, dont il frangeait d'or les murs crénelés, noyant leurs détails dans une lumière rose et verte. Le clocher de l'église, les cimes feuillues, immobiles et silencieuses d'une allée de peupliers, les fumées violettes de l'usine, le grand chêne du *thiers* des Houillères se dessinaient sur le couchant rose.

Sur l'autre rive, le contour dentelé des collines boisées se bordait d'une ligne de bleu plus foncé que le bleu du ciel. Dans l'eau, l'ombre serpentante des arbres de l'île s'allongeait jusqu'ici, et les becs de gaz du pont d'Andenne y dessinaient trois lignes jaunes tremblotantes. Par places, un instant, la Meuse se frisait: on

eût dit des algues qui voyageaient. Une odeur âcre et vireuse de tanaisie flottait dans l'air.

Jean Yvan s'était remis à marcher, écrasant des joncs pourris, apportés par la crue de mars: un vol triangulaire de bécassines rasa l'eau en chevrotant. Un rossignol doucement chanta dans le parc du château. Sans que le jeune homme s'en fût aperçu, les étoiles s'étaient allumées au ciel, une à une, avec le soir qui tombait. — Demain, pensait-il, il essayerait de les voir poindre, graduellement. — Lorsqu'on a été surpris ainsi par l'ombre, la solitude vous est plus douce et moins impressionnante: il vous semble que ce n'est pas tout à fait la nuit.

Jean restait là, ému et rêveur, se reprochant d'avoir pu ignorer la beauté calme et simple de ce paysage, par les longues *vesprées* d'été, et il se promit d'y revenir quelquefois encore avant de s'en aller.

Bim! baw! bim!...

La cloche de Balanges, très lointaine, sonnait dans le soir. Il la reconnaissait bien, il revoyait même son mouvement régulier et lent dans son clocheton à jour; la petite chapelle, avec ses vitraux roses et ses saintes momies; les haies de sureaux et d'alisiers, brodées de vigne blanche; la cascatelle de la Gemine, où se baignaient des oies flegmatiques et nonchalantes et de peureux canards huppés, la rustique fontaine tapissée de lierre et de houx et peinte en bleu d'amidon; les maisons branlantes, aux gluis jaunes et aux chiens hargneux, éparses le long du bois et des chemins, le vivier bordé d'aubépines aux floraisons blanches.

Bim! baw! bim!...

Il reconnaissait sa voix entre la cloche menue et grêle de Surlemez; le son harmonieux et chantant, qui descendait parfois de Vezin, par les soirs tranquilles; l'appel doux et faible de Landenne-sur-Meuse; l'ample et grave bourdon d'Andenne.

Bim! baw! bim!...

Et celle-ci, aurait-il bien pu la noter? Non. Seulement, elle était plus vague, plus lointaine, lui semblait-il, que les autres, et surtout plus

douce qu'elles et plus musicale. Elle savait, celle-ci, lui remuer tout son être, lui mouiller les yeux sans souffrance, sans d'autre émotion non plus qu'un vague bien-être passager, une volupté — une angoisse? — très douce et délicieuse, et indéfinissable, qui lui faisait battre le cœur plus vite qu'à l'ordinaire, sans qu'il sût trop bien pourquoi.

Bim! baw! bim!...

Jean écoute de toute son âme, ce faible, cet imperceptible appel au salut, qui lui évoque, comme par enchantement, le paysage cher à ses rêveries, embelli et poétisé par un récent passé d'amour et de regret. L'an dernier, à pareille heure, sans doute, Marjo se rendait au salut, son gros paroissien à tranche d'or — comme un bréviaire de curé — bourré de fleurs des champs, à la main. Hélas! elle n'aurait plus jamais sa petite moue, charmante et nerveuse! Plus jamais, elle ne cueillerait, en chemin, les alises aigrelettes des haies, dont elle était si friande! Que restait-il de son beau petit corps dont il rêvait chaque nuit?

Morte! Elle était morte!... A cause de lui... et de Gabrielle! Comme il devrait la haïr, cette femme, car il l'aimait bien, sa petite Marjo! Elle dormait maintenant dans le cimetière de Balanges, parmi d'autres corps et d'autres squelettes, avec une croix de bois sur sa tombe. Les vers, sans doute, dévoraient déjà sa jeune chair blonde, dont il l'avait rendue si amoureuse! Bientôt ses grands yeux ne seraient plus que des trous, sa petite bouche rouge et voluptueuse un rictus horrible et macabre!

Jean se mordait les lèvres pour ne pas pleurer: il lui sembla qu'il y croyait seulement. Ah! si ce n'eût pas été vrai, comme il l'aurait aimée, exclusivement.

La solitude pesa au promeneur: il eut hâte d'être chez lui, pour retrouver un peu d'Elle, un peu du pays bien-aimé aussi — qu'il fuirait bientôt, afin d'échapper au souvenir mortel: et, encore, s'en irait-il? — et pour y penser avec tranquillité, dans le coin obscur et discret, où

il y songeait souvent, dans les senteurs aromatiques des plantes séchées, les gerbes d'amourettes dans les vases, les feuilles de houx et de lierre, les vieux meubles et les vieux tableaux, qui avaient écouté autrefois ses monologues amoureux, et qui, pour le jeune homme, étaient des reliques de ce temps-là, tout comme la mèche de cheveux, le bout de ruban, la fleur cueillie par elle au cours d'une promenade à deux, petits riens bénis qu'on entoure de soins hiératiques, parce qu'ils viennent de l'Aimée...

Le roulement lourd d'un train le tira de ses rêveries.

Il s'en retourna machinalement, par le petit sentier tracé sur le bord de la Fontenalle et bordé de scabieuses et de scrofulaires aux casques pourpres. Un peu de bise lui bourdonnait aux oreilles. Les lampes étaient déjà allumées au village, et, en face des haies, sa marche mettait, pour lui, des silhouettes animées aux fenêtres...

Ce soir-là, Jean Yvan, tout songeur, s'étendit dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte, d'où lui venaient le chant très doux du rossignol, la rumeur mystérieuse et les effluves subtils de la nuit. Il alluma sa pipe, en vieille racine de bruyère — une ancienne habitude, intime aujourd'hui, des années d'université — tira quelques bouffées gourmandes et, pensivement, avec cette insistance qui décèle très souvent la distraction, il regarda la fumée monter sous le large abat-jour vert du quinquet: il était si bien ici, chez son oncle, qu'il aurait pris goût à la vie sédentaire.

Là-bas, parmi les petites taches de lumière rouge qui veillaient aux fenêtres des maisons, un accordéon pleurait une mélopée bizarre et désespérée. La musique était lente, monotone, douce, infiniment triste et, dans le soir tranquille, angoissante comme un glas nocturne de Toussaint.

Jean, écoutait, immobile, oubliant sa pipe et, sans savoir trop bien pourquoi, il pleura. La mu-

sique agissait-elle sur son âme, ou sur ses nerfs, simplement ? . . . . . .
. . . . . .

La nuit était belle et claire : des lambeaux de nuages blancs glissaient en s'effilochant dans le ciel, entre les semis d'étoiles. Des lumières, multipliées et étalées sur l'autre rive, comme des lanternes vénitiennes, hachuraient leurs faisceaux jaunes dans la Meuse. La colline, estompée d'un brouillard ténu, se dessinait maintenant sur l'horizon, ainsi qu'une nuée d'orage, qui semblait monter, vaste et terrible. Trois canards, sommeillant sans doute, faisaient des taches blanches sur l'étang du parc, où dansaient des rayons de lune dans une mousse verte et d'où montait une odeur âcre d'eau stagnante. Des saules bossus y miraient leurs ombres grotesques, comme dans les tableaux. La lanterne d'un cycliste filait sur la route, telle un météore, découvrant les poteaux du téléphone et les blés hauts et mûrs, alignés des deux côtés.

Le vent d'est caressait les arbres. Le Moulin-Cailloux gargouillait dans ses roseaux et ses pierres. On entendait très loin, le tapage d'un forgeron qui veillait. Un train soufflait en gare d'Andenne-Seilles, entre deux appels de cornet, brefs et énervants. Un chien, plaintivement, « aboyait à la musique », là-bas, au fin fond du rivage ; d'autres, de tous les points du village, de la Station, du Boltry, des Houillères, d'Anton même, lui répondaient, fâchés. Un chat miaulait son rut suppliant dans les allées du parc. Un oiseau rêvait tout haut sur l'acacia.

Et toujours cette musique d'accordéon qui pleurait tous ses sanglots dans le soir. La nuit est propice aux rêves d'amour, sereins ou désespérés : le bonheur et la détresse sont plus vastes dans la solitude et le silence. Le jeune homme pensa de nouveau à Marjo. Cet air symboliserait, chez lui, un amour étrange et collectif, platonique et presque immatériel, comme celles des poètes. Il y avait là un visage, certes, mais il était presque effacé : il y avait surtout des

bois de sapins qui sentaient bon, des couchers de soleil tout roses aux trouées des chemins dans les arbres et les blés, ou à l'horizon des terres rousses, des chansons délicieuses dans des parfums de fenaison, des paysans aimables et pittoresques, des saluts mystiques dans une odeur d'encens, des envols blancs de cornettes, des béguines en sabots, la religieuse intimité d'un presbytère de campagne, des noms harmonieux et poétiques de villages wallons, des sonneries de cloches dans les *vesprées*, des oiseaux, et des fleurs, et des baisers, et *de l'amour*...

Pauvre petite Marjo! Elle était déjà presque oubliée: il en éprouvait une joie égoïste. Il l'avait espéré, cet oubli, il l'avait voulu hâter en vain, s'y astreindre. Il vient tout seul, l'oubli, graduellement, mais invinciblement, avec la complicité de l'absence, des années et des distractions. Et Jean était de ceux qui peuvent oublier très vite et qui ne doivent jamais se désespérer. Il pensa à la nuit mortelle, où il avait appuyé sur son front éperdu le canon froid d'un pistolet. Il s'étonna sincèrement de son geste et eut des velléités de se moquer de lui, un peu.

La fraîcheur du soir le surprit: il frissonna, referma la fenêtre et but sa tasse de café fumant. Il se ramassa frileusement dans son fauteuil et fit craquer ses doigts en un geste qui lui était familier.

De chers « profils » perdus se montrèrent, sur lesquels il mit des noms spécialement aimés, à cause desquels il avait chéri des enfants qui les portaient. Mais un visage lui apparut qui, sans se dessiner plus précisément que les autres, — les visages des morts et des absents, bien aimés pourtant, sont si effacés, si immatériels — lui sembla plus persistant, plus familier, plus près de son cœur et de ses lèvres. N'était-elle pas la Dernière, ne l'avait-elle pas aimé plus que les autres et ne l'aimait-il pas encore un peu lui-même à cette heure?

Il s'attendrissait maintenant au fil des souvenirs. Il avait été injuste tout à l'heure, il lui

en voulait un peu à cette morte de l'avoir fait penser à commettre une sottise.

Non: elle n'avait rien de paysan, sa « petite Marjo », comme il l'appelait, avec la grâce fine et fragile de ses seize ans, sa moue charmante et nerveuse, ses joues légèrement roses et ses yeux... Il s'aperçut qu'il ignorait la couleur de ses yeux! Il ne la connaîtrait jamais, hélas! ils étaient fermés pour toujours! Et que lui importait d'ailleurs, puisqu'ils étaient doux et profonds — bleus sans doute? — et qu'ils l'avaient aimé. Pourquoi ignorons-nous donc la couleur des yeux que nous aimons: seraient-ils changeants sous nos baisers, ou peut-être n'oserions-nous pas les regarder?

Non, ce n'était pas une paysanne, Marjo: et l'amour de Jean n'avait pas été aveugle. (D'ailleurs, l'amour n'est jamais aveugle. Comment voulez-vous ne pas apercevoir les défauts d'une personne qui occupe uniquement toute votre pensée. Seulement, les qualités — et l'affection — excusent les défauts. Je ne dis pas que vous aimez à cause d'eux — ils personnifient l'Elue eux aussi, pourtant! — mais vous les aimez, puisque vous L'aimez toute). Seul son langage semblait un peu drôle au dilettantisme du citadin. Ne lui avait-il pas trouvé un charme, après tout? Et puis, il s'était efforcé de la corriger, avec délicatesse, ce qu'elle se laissait faire de la meilleure grâce du monde. Du reste, sa voix douce et chantante, qui disait des choses si bonnes, si naïves à la fois et si spirituelles, captivait sans doute trop l'esprit de l'amoureux pour laisser s'insurger sérieusement l'oreille, si délicate fût-elle.

Auprès d'elle, il avait oublié ses amours d'étudiant. Il avait oublié ses flirts aventureux, toujours banaux, au fond, mais qui, pour un jeune homme sous tutelle d'une mère veuve et dévote, possédaient le stimulant du fruit défendu et flattaient son amour-propre par le succès auprès d'une femme qui a le prestige de posséder un mari — et par le secret à garder; ils avaient eu pour ce jeune homme, doublé

d'un psychologue, une séduction et une éducation romanesques et profitables.

Auprès de Marjo, il oublia tout cela et lorsqu'il y pensait, c'était pour déplorer son passé. Pourtant, il avait beaucoup songé à Gabrielle, quand son ami, le docteur Bodson, lui arracha la promesse qu'il passerait trois mois à la campagne. Car, sous ses dehors sceptiques et fanfarons d'homme qui a plus peur de paraître ridicule que blasé, il avait assez bien dissimulé un reste de candeur, un coin de son cœur qu'avaient épargné la vie factice des villes et l'instinct presque toujours infaillible des femmes. Mon Dieu! si elles avaient su que le beau Jean Yvan était encore un petit peu coquebin... qu'en dites-vous, chère Madame?

Il s'était aussi demandé avec anxiété, et en maudissant son estomac et les sottes exigences des médecins, comment il allait vivre en exil, parmi des rustres.

— Si, par hasard, je guéris de ma gastrite, pensait-il, je deviendrai neurasthénique, ce qui ne vaut pas mieux, ce qui, en tout cas, provoquera une rechute.

Et puis, de guerre lasse, il fit ses malles, sans grand enthousiasme, embrassa sa mère sur le front et courut chez Mme Gabrielle Matton, sa cousine et son dernier flirt — qu'on lui avait volée, s'excusait-il intérieurement, quand il pensait qu'il trompait son ami le banquier: car il l'avait aimée autrefois —. Il s'installa commodément dans le wagon de première classe qui devait l'emporter vers Namur et de là vers Seilles, commune de la province de Liége, où son oncle paternel, Jacques Yvan, — le « vieux célibataire campagnard », disait-on, quand on parlait de lui — possédait une belle villa au bord de la Meuse. Le jeune homme devait y passer trois ou quatre jours et ensuite aller achever son terme dans les Ardennes.

— Mille diables, mon neveu, le pays n'est pas gai, avertit l'oncle Jacques, avec une moue qui lui fit dévier le nez.

Mais, son neveu, — de méchantes langues l'appelaient son fils: un péché de jeunesse de

Mme Jules Yvan, que son mari négligeait un peu trop aussi? — son neveu resta cependant plus de quatre jours L'oncle crut l'avoir consolé de la banale vulgarité des lieux et de l'air empuanti par les fumées d'une usine à zinc voisine, en lui représentant, dès son arrivée, les charmantes promenades à faire à Marche-les-Dames, à Samson, à Faulx-les-Tombes; la proximité des ruines historiques de Beaufort et de Moha et de la curieuse petite église romane d'Andenelle et l'intérêt, autrement sérieux, des intrigues bourgeoises de province.

— Sait-on jamais, mille diables, avec les femmes des villes, disait l'oncle Jacques, qui n'était guère observateur.

En réalité, Jean avait été repris du farniente dû à son cerveau de rêveur et à ses digestions lentes. La tranquillité de la chambre que lui avait cédée son oncle lui plut et il se mit à lire des romans campagnards, qu'il avait emportés avec lui et dans lesquels il se proposait d'apprendre la botanique. Il était vraiment trop paresseux pour l'étudier dans une flore et, d'ailleurs, il ignorait même la différence existant entre un sépale et un pétale!

C'est ainsi que tout Theuriet y passa et le servit à souhait dans la suite: il décrit si bien la nature qu'il ferait deviner les noms des oiseaux et des fleurs aux citadins qui le lisent. — Jean avait un goût marqué pour les écrivains français qui le charmaient par l'élégante correction de leur style. — Il ne s'ennuyait donc pas trop, comme vous voyez, et il l'écrivait, chaque soir, à sa mère et à sa sœur aînée, ou si l'on veut, à Gabrielle indirectement. Les sœurs — les aînées surtout — sont si indulgentes!

Un mois s'était écoulé ainsi, sans que le jeune homme se fut souvenu des Ardennes, dont le peintre Vaisser lui avait cependant parlé avec tant d'enthousiasme. C'est qu'un amour, soudain et violent, l'avait envahi tout, par le petit coin de son cœur resté vierge, contre lequel il voulut vraiment lutter. Vainement aussi, il chercha à se persuader que ce n'était là qu'une

simple séduction psychologique — peut-être un peu dangereuse: elle n'en était que plus attirante. — Il dut bientôt s'avouer, par instants, qu'il aimait Marjo, comme un fou.

Quand il fut arrivé à ce point du roman, où l'on se laisse aller à la dérive, où l'on trouve des excuses et des charmes à tout, où l'on perd toute dignité souvent, où l'on refuse même de s'interroger, il avait franchement déploré sa vie passée, sur laquelle elle le questionnait avec curiosité, — sans soupçon cependant, comme sur tout ce qui intéressait le jeune homme de près. Comme il avait craint d'en laisser rien transparaître! Il se sentait rougir parfois sous ses baisers, qu'aucun autre n'avait goûtés avant lui. Il aurait voulu dépouiller le « vieil homme », se refaire une virginité pour l'offrir à cette Marjo dont il se sentait indigne. Il comprenait enfin la plénitude du céleste amour dont parlent les églogues. Ce n'étaient plus les romans clandestins et inquiets de l'adolescence; c'était un amour tranquille et séducteur, où la chair disparaissait cependant pour laisser toute la place à un bienheureux platonisme.

Puis il se laissa aimer avec l'égoïsme d'un ex-viveur, comptant racheter le passé par l'ardeur de son affection et trouvant mille excuses dans son éducation mondaine et sa nature de psychologue.

Certes, Marjo n'avait pas la distinction aristocratique et séduisante, la chair mûre et voluptueuse de Gabrielle; ni ses robes parfumées de verveine, ni sa conversation fine et spirituelle. Elle n'était pas mariée non plus, Marjo — qualité qui avait perdu un peu de son prestige aux yeux de Jean! Il fut d'abord simplement touché de cet amour naïf et frais qu'on lui offrait avec tant de confiance dans l'enamourante odeur d'un été très doux à la campagne. Mais il subissait aisément l'influence des ambiances et la nature avec ses séductions sauvages et poétiques et ses effluves grisants, avait achevé de terrasser son cœur non averti de citadin.

D'ailleurs, Marjo possédait un charme exceptionnel, étrange et tout nouveau pour lui,

une candeur impudique qui fouettait son désir sevré depuis longtemps. Elle avait un parfum de fleur des champs ; toutes ses paroles étaient des abandons ou des refus sous-entendus et provocants ou des mots d'amour. Sa bouche avait le goût exquis d'un fruit mûr. L'affection du jeune homme fut au début très humble, un culte perpétuel : il prévenait ses moindres désirs, satisfaisant tous les caprices, dont la folle enfant le taquina dès qu'elle fut sûre d'être aimée.

Elle eut pour lui l'amour violent des femmes nerveuses qui sont spontanées et sauvages dans tous leurs sentiments, l'amour exclusif des vierges qui ne savent rien d'un autre homme et qui croient que celui qui leur arrive des horizons de la destinée, n'est pas comme les autres. Elle subit son prestige d'étranger d'abord, de Prince Charmant attendu par toutes, de citadin élégant aussi, d'homme presque mûr — nos fillettes ne rêvent-elles pas toujours d'un quadragénaire! — qui lui obéissait en tout cependant, ce dont elle se sentait très orgueilleuse.

Et puis il lui apprit un amour divin et inconnu, — à peine deviné par elle, dans ses rêves malades de jeune pensionnaire de quinze ans ; avec ses transes et ses regrets passagers, qui fit d'une petite chèvre comme Marjo, du jour au lendemain, une grande personne sérieuse et rêveuse, n'ignorant plus rien, possédant un amant en cachette, donc un secret...

Se comprirent-ils ? D'ailleurs se comprend-on jamais en amour ? D'où viendrait cette torture qui lui est inhérente, sinon de l'incompatibilité absolue de deux êtres tout à fait différents en tout, et qui ne semblent se convenir que physiquement.

C'était un soir d'août, alors qu'un accordéon pleurait, là-bas, au village. Jean Yvan revécut son roman...

Marche-les-Dames

Le paysage est le visage aimé de la patrie. Lui garder son caractère et sa beauté doit être la grande préoccupation du vrai patriote. Ce n'est pas en semant des statues qu'on récolte des hommes, c'est en respectant les pierres du pays natal.

John RUSKIN.

Nos députés ont fait, l'autre jour, à la Chambre, — avec beaucoup de chaleur, sans aucun doute, sans résultat notable, en tout cas — une interpellation au sujet d'une usine à zinc qui voudrait s'établir à Marche-les-Dames. Ils auront dit à peu près ceci, M. Hambursin avec plus d'éloquence familière, M. Furnémont avec plus de finesse ironique:

« L'établissement d'une usine au pays de Namur est d'une grande utilité: cette utilité se fait même sentir un peu partout. Il n'y a pas assez d'industrie en Belgique. La preuve? Les derniers incidents interparlementaires franco-belges vous ont donné là-dessus des chiffres très significatifs. Ajoutez à cette population considérable d'ouvriers belges travaillant en France, l'émigration de nos compatriotes — qui prend aujourd'hui des proportions respectables, au Canada, au Congo, un peu partout d'ailleurs.

« La concurrence fait le progrès et une nouvelle usine est comme qui dirait un avancement pour l'ouvrier. Celui-ci a désormais un choix à faire: il ira là où le patron est le moins grincheux et paye le mieux.

« Et l'on en appellerait vainement ici au « retour à la terre », pour remédier à l'industrialisme, au paupérisme et à la dégénérescence. Le moindre recoin labourable a été défriché et

mis à contribution: il nous reste, comme vaine pâture, tout au plus quelques mètres carrés de mousse sur des roches blanches. N'est-ce pas d'ailleurs cette constatation désolante qui a agité, ces derniers temps, en Belgique, la grande question des colonies?

« Nous sommes à l'étroit, incontestablement. Allons-nous être condamnés à mourir de faim ou réduits aux petites tablettes chimiques que nous a promises le prophète Berthelot? En attendant cette cuisine d'azote et de tablettes, l'industrie seule peut nous sauver. Eh bien! sauvons-nous! »

Voilà ce que nos députés auront dit ou à peu près, l'autre jour.

* * *

Marche-les-Dames!... On est arrivé, le danger est imminent; aussi nous sommes-nous hâté d'aller voir le pays chanté par Fernand Séverin. La première impression est toujours la plus juste et la plus vivace surtout. En effet, nous l'avons conservée religieusement: Nous la conserverons intacte, quoiqu'il arrive, dussions-nous employer les subterfuges touchants de Knopff, le peintre authentique de Bruges la morte. Mais cette impression, bien que très forte, est aussi confuse et indéfinissable: nous nous sommes cru tout bonnement transporté dans un pays de féerie comme ceux dont les romantiques ont su décorer amoureusement leurs livres.

Figurez-vous un rempart de rochers inexpugnables, couronnés de bois de prunelliers et tapissés de lierre, aux flancs desquels coassent des corneilles, qui y ont leurs nids. D'autres revêtent des formes humaines, des airs de saintes vierges, puis c'est

La ligne sinueuse et svelte des collines;
Elles dressent là-bas leurs silhouettes fines.

N'est-ce pas aussi à ces rochers que s'adressait le sonnet du doux et sincère poète William Wordsworth: « Quelle demeure plus charmante pourrait choisir la fantaisie? » disait-il.

Il avait donc oublié son Cumberland, son Ecosse et ses lacs romantiques, en présence de ces « rochers gris, groupés dans leur ombre pensive — ces rochers découpés comme de vieilles tours monastiques, et qui s'élèvent — du gazon uni des prairies, sévères et tranquilles, — » *Paysage entre Namur et Liége*. Nous nous sommes rappelé leurs vers à tous les deux: ceux du voisin fervent et ceux du voyageur émerveillé.

Intéressé par les indications d'un livre d'archéologie locale, nous sommes allé visiter la petite église (style ogival, XIVe siècle) assez savamment restaurée, avec son clocheton à jour, son intérieur des plus curieux, ses tombes aux noms sonores et beaux de paladins, son étang verdi où nagent, dans un fouillis d'algues et de cressons, trois chevesnes voraces et des escadrilles de poissons minuscules. Pas très loin, se trouve une abbaye médiévale, œuvre de Dames de Namur — nous dit obligeamment notre livre d'architecture locale — qui ont donné leur nom au village. Elles fondèrent cette communauté en 1101, lors du départ de leurs chevaliers en Terre-Sainte. Puis, tout près de la route bordée de prairies, c'est une source qui sort d'une pierre moussue et clapote dans une vasque naturelle qu'elle a creusée elle-même; c'est un étang qui dort à l'ombre des grands arbres, qu ise penchent sur lui; tout autour, des bois qui sentent bon; un perpétuel gazouillis d'oiseaux; une chapelle historique par ci, une pierre tumulaire par là. Voici, caché derrière les grands arbres, le château du prince d'Arenberg, un peu trop moderne, qui dresse comme un anachronisme son architecture crème au pied des rochers. Sur l'autre rive, des chalets épars et le château de Brumagne. Plus bas, du côté de Namêche, le petit Trouville mosan, un peu coquet, un peu mièvre, avec ses chalets trop neufs et trop frais.

Et soudain, nous pensâmes: toutes ces beautés sont perdues, irrémédiablement; tous ces rochers, toutes ces prairies, seront bientôt d'une nudité indécente, sous un ciel empesté de suie,

avec, à l'horizon, deux grandes cheminées, toutes raides, évocatrices d'un peuple noir et miséreux, d'un monde qui trime et qui sue, et qui s'empoisonne lentement.

Ah! l'utilitarisme a de tristes exigences!

* * *

Certes, nous savons fort bien que l'usine ne déparera en aucune façon le coin complètement vide et sans charme, où elle désire fonder ses assises. Mais a-t-on songé aux effets nocifs de ces fumées qui brouillent l'horizon et empuantissent l'atmosphère à trois lieues à la ronde. Ces effets sont terribles: les bois s'anémient et meurent; les jeunes baliveaux ne croissent pas et se dessèchent. Les terres s'imprègnent profondément de suie et sont bientôt impropres à la culture. Nous n'exagérons pas, nous en avons les preuves sous les yeux, hélas! en notre pays d'industrialisme à outrance.

Il y a quelque dix ans, un de nos bons écrivains, protestait dans l'*Art moderne* contre le vandalisme inconscient qui avait profané les plus beaux sites de la vallée de la Meuse: Bouvignes, Waulsort, Godinne, dégradés et rectifiés par le cordeau du géomètre et la pioche de l'ingénieur.

« La presse tout entière devrait crier au scandale, disait-il. Les sociétés pour la protection des sites devraient clamer leur indignation à tous les échos! Nous tous, bon public, devrions nous ameuter contre ces profanations! »

Hélas! le vandalisme des « Cosaques, des Tartares, des Taïpings (à quelle race iconoclaste les apparenter?) » continue exaspérant.

Attention! conseillera ici très judicieusement M. Auguste Vierset, le distingué rédacteur en chef du *Petit Bleu*. « Il faut chercher les causes de la gaîté, de l'esprit d'indépendance et de la philosophie bon enfant du peuple namurois », dans « l'harmonieuse séduction et l'intimité rêveuse » du paysage mosan.

Ici, la question est très délicate: elle a peut-être en vue le bien-être d'un millier d'ouvriers. Aussi, le lecteur la résoudra-t-il comme il lui plaira.

Mais pourquoi l'industriel choisit-il Marche-les-Dames?

Mai 1910.

Promenade

Aujourd'hui, je suis allé jusqu'au Champ-d'Oiseaux. Une émotion m'a surpris là-bas, depuis un an que je ne l'avais plus revu, et le décor m'a semblé plus familier qu'autrefois. Il y a toujours un grand cygne sur le vivier bordé d'iris et de fougères. J'ai cueilli des myosotis que j'ai épinglés à ma boutonnière. Des poissons, sans doute, viennent de temps en temps, cercler des coins d'eau; des canards sillent tout le long du bord; des argyronètes patinent en remontant le ruisseau; des gyrins tracent leurs arabesques folles... tout comme autrefois.

Le lierre monte toujours au tronc des grands sapins. Ce qu'ils sentent bon tout de même, ces sapins! Je m'assieds un instant pour respirer leur fraîcheur balsamique et j'écoute...

Le roitelet perle ses trilles, tamisées ainsi qu'une sonnerie de grelots mystiques; le mauvis siffle éperdument sa ritournelle allègre et fringante; le lyrique pinson lance ses notes de velours; le bouvreuil roule ses plagiats imbriqués, remariés; le loriot, enivré de printemps, flûte quelque chanson bachique; dans un buisson, la rauvette à tête noire, chante sa claire et naïve redite, sa poétique romance; le chardonneret tremble ses fredons craintifs, mais fins, minces, déliés; le linot égrène son chapelet de purs et tendres gazouillis; le coucou halète. de temps en temps, ses notes estompées; le ramier assourdit parfois son cri mystérieux, incertain; tandis que la bergeronnette, sautillante, frétillante, en haut, en bas, avec souplesse, avec justesse, bat la mesure sur les buissons en arceaux...

A côté de moi, le ruisseau murmure sa tendre chanson, et l'eau se roule, se frise, créant de petites plages, les noyant, tourmentant quelque feuille de mouron, déformant les yeux bleus

des myosotis qui, coquettement, se penchent pour se mirer. Tout est vert! Le sol est vert; les pins, les sapins sont verts; les couronnes des chênes, des hêtres, des bouleaux sont vertes. Et un rayon de soleil pique son ruban d'or par le feuillage et peint tout en jaune fauve. Sous son effet, dans les calices des cabarets, il y a mille feux: il y a des feux d'or, des feux de neige; il y a des feux de pourpre, des feux de vert; il y a des feux de bleu, des feux de violet; il y a des feux de rose, des feux de mauve... Là-bas se créent d'énormes flambeaux aux reflets d'orange, avec un peu d'émeraude, surtout aux franges... Puis ceux-ci s'éteignent, et, plus loin, d'autres s'allument sur l'azur attiédi de l'horizon: c'est le soleil qui paraît, se cache, reparaît, se cache encore, se meut et meurt derrière les grands arbres... Un frémissement court dans le feuillage: c'est la douce brise qui caresse les sommets. Elle ruisselle jusque sur le sol, sonne aux clochettes azurées de la campanule, boit aux coupes d'or de la renoncule, fait ciller, de sa douce haleine, les yeux azurés des myosotis, frise l'argent du ruisseau.

Je me suis avancé un peu plus loin. Le petit vacher de la ferme a été changé: l'usine l'a englouti. Le chien, Lambert, est encore *lui*, un peu plus vieux tout de même, un peu plus enroué que l'an dernier. J'ai rencontré une masse d'ouvriers, rouges encore de la « Mine », qui vous saluent avec respect. J'en ai reconnu de mes anciennes promenades. Et je suis revenu avec une gerbe de fleurs, le pas plus pesant bien que l'estomac vide...

* * *

Mes chers vieux livres, je vous ai retrouvés, le soir, au coin d'un bon feu — car au dehors il faisait froid —, sous les clartés amies de la lampe: votre parfum de papier renfermé a de nouveau empli ma chambre. Je vous ai feuilletés avec délices et je vous ai trouvé des charmes insoupçonnés. Mes fleurs, comme des signets, étaient jaunies: chacune d'elles me rap-

pelle une promenade de l'an dernier: Troka, Poilsaux, Fond-Michel... Elles estampillaient ainsi mon labeur de chaque soir. Bouquins poussiéreux et fleurs fanées, tiède atmosphère de ma chambre, douce lumière de ma lampe, vous m'avez fait connaître la nostalgie des hivers studieux...

Nuit de Noël

Puer natus est nobis...
ISAÏE 9 Ps. 97.

Bim! baw!...

Il neige et c'est Noël. La petite cloche, qu'on dirait d'argent, fait bim!... La grosse cloche, qui est de bronze, fait baw!... gravement. Et la terre, pour recevoir le petit Jésus, a mis sa robe de lin.

L'église semble un bloc de gel où s'incrustent les rubis de ses vitraux éclairés. Sa perruque de lierre, aux argents vieux, se poudre d'argent neuf. Le clocher prend des airs d'une échauguette en poivrière, une nuit de Noël, au temps de madame Sainte Begge. Les arbres du chemin sont peints à l'encre de Chine, les buissons sont crayonnés au fusain. Les buis du cimetière ont mis de la poudre de riz et des capuches de furet, et les houx sont des arborisations de nacre avec des pois de pourpre. Le ciel, où le Bon Dieu, tantôt, déplumait un grand oiseau blanc venu des pays du Nord, est maintenant d'un rouge de cuivre, comme un chaudron.

C'est une belle image d'ailleurs, de très loin. Il doit y avoir quelque part un rouge-gorge sur l'appui d'une fenêtre, une cigogne sur une cheminée et une étoile nouvelle dans le ciel.

Et les gens viennent par les chemins blancs et durcis... Les scabieuses sont des bouquets de cristal. Les roseaux sont mouchetés comme des joncs à l'automne. Les gens viennent du Tramaka, des Houillères, de l'En Vigna: les sabots s'alourdissent dans la neige craquante, les lanternes vacillantes font penser à l'œil allumé

de loups borgnes, qui se seraient saoûlés dans un réveillon rouge...

Bim!... baw!... Frères Jacques, sonnez les matines!...

La cloche qu'on dirait d'argent s'est tue et la cloche de bronze a des vibrations mourantes de diapason. Son gros ventre couvert d'inscriptions s'immobilise dans le clocher médiéval...

(*Jean Clarambaux*, Roman).

Le Vieux-Seilles

A mon cher René Jadot, cette monographie de notre village bien-aimé.

INTRODUCTION

Les découvertes de Schmerling, de MM. Dupont et Rutot, et d'autres trouvailles plus récentes nous permettent de croire que le vieux Seilles fut habité par l'homme préhistorique. On n'a cependant trouvé ici ni ossements, ni armes, ni dessins des âges primitifs. L'absence de ces reliques originelles, à Seilles, ne doit ni nous étonner ni nous humilier. Depuis plusieurs siècles, nos carriers arrachent à la rive gauche de la Meuse son riche calcaire. Nos grands-pères — ceux qui ont trouvé la roche et les cavernes vierges — auront fait de mystérieuses découvertes, qu'ils détruisirent par ignorance et peut-être aussi par superstition. Mais les trouvailles sont si nombreuses et si proches qu'il est impossible de nier le séjour de l'homme antédiluvien chez nous.

Il y fut le contemporain du grand ours et du mammouth durant les millénaires glacés de l'époque quaternaire. Il sut opposer à leurs monstrueux troupeaux son intelligence innée et ses armes de silex, et de leurs chaudes toisons se faire de somptueuses fourrures. Ses fils gravèrent dans les cavernes locales de naïfs croquis d'aurochs et de rennes, rehaussés d'ocre ou de sanguine. Les collines mosanes auront répété les airs ingénus qu'ils soufflaient dans un tibia de chèvre ou dans une phalange de pied de renne. Le bois de nos chênes et de nos peupliers les aidèrent à préparer leurs sanglants festins. Ceux qui fouilleront notre sol et qui

sauront voir recueilleront les os d'oiseaux pleins d'oligiste qui furent les tubes à couleur de nos pères, les canines de loups, les cristaux de fluorine violette, les coquilles fossiles qui furent leurs bijoux; les poteries d'argile où l'artiste a laissé l'empreinte de ses doigts malhabiles. Parmi ces heureux explorateurs, quelque privilégié pensera-t-il qu'alors aussi le soleil se levait vers où se perd aujourd'hui la Meuse, qu'il se couchait du côté où on la voit venir, que le hibou poussait son cri fatidique sur les crêtes des roches; que la perdrix s'envolait avec une trépidation sonore de machine à l'approche d'un chat sauvage; que les bouleaux et les frênes feuillaient dans la primitive désolation? Songera-t-il, ce privilégié, que, chaque jour, nous profanons la tombe des pionniers de l'humanité, que nous foulons au pied les os des saints, des conquérants et des génies, que nous avons oublié leur existence, que nous l'ignorons presque toujours, et que, cependant, depuis les épouvantes originelles, rien n'est changé dans le cours des astres?...

Le déluge européen avait amené, à la fin de l'époque quaternaire, la disparition presque complète du type mongoloïde qui fut notre primordial ancêtre. Il suivit, dans sa migration vers le nord, le renne inquiété par l'attiédissement du climat. C'est alors que la race aryenne, d'origine asiatique, fit son apparition dans nos contrées et dompta les mongoloïdes qui demeuraient.

La civilisation marchera désormais à grands pas. L'âge de la pierre polie viendra, puis l'âge du bronze, puis l'âge du fer, et l'Homme entrera dans l'Histoire.

* * *

Environ 8,000 ans avant J.-C., des peuplades celtiques, guerrier blonds et roux venant du midi de l'Europe, envahissent notre pays. Cinq mille ans après, des tribus tixhonnes, venant du Rhin, s'installent dans la vallée de la Meuse, après avoir chassé, vers le sud, les indigènes. C'est ainsi qu'un siècle avant notre ère, le pays

était habité par les Wallons, qui parlaient la langue celtique, et les Tixhons, qui se servaient de la langue thyoise. Nous étions alors germains.

De-ci de-là, quelques maisons, bâties en bois et en argile et couvertes de chaume, étaient reliées entre elles par des sentiers mal tracés. Lorsque César vint conquérir la Gaule, il rencontra 40,000 Hesbignons (1). D'où nous pouvons conclure qu'à cette époque, 200,000 âmes au moins habitaient le pays de Liége.

Seilles, proche de la bourgade de Huy, formait, sans doute, un tout petit hameau. Le pont de Reppe n'existait-il pas déjà? Saint Materne, lorsqu'il vint de Ciney à Huy, n'évangélisa-t-il pas nos vieux pères? Saint Monulfe n'admira-t-il pas, en passant, nos collines boisées et nos roches couvertes de prunelliers? Et les saints parfums de l'innocent Jean l'Agneau de Tihange ne firent-ils pas éclore la foi chrétienne dans les cœurs des Saliens qui vinrent habiter sur nos marais et donnèrent leur nom (2) au petit village mosan dont, humblement, nous voulons raconter l'histoire.

HISTOIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Nous craignons fort, qu'au cours de la publication de ces notes décousues, le lecteur ne nous reproche plusieurs fois un peu de fantaisie historique. Nous n'avons pas voulu faire une œuvre impérissable d'histoire locale. Nous offrons notre modeste collaboration au monument toujours incomplet de l'histoire générale, en lui apportant un document, une date, un nom, une relique. Et nous aurons bien mérité, si nous pouvons lui présenter un mot inédit.

La monographie que nous offrons au lecteur

---

(1) **César.** Lib. II. cap. IV.

(2) Dans l'**Histoire** de Gaillot, imprimée à Liége en 1788, on donne copie d'un acte où Seilles s'écrit **Sayl.** Ce n'est peut-être là que l'orthographe accidentelle d'un « escriveur » ignorant... ou la légende a raison.

est peut-être une œuvre hardie, parce que nous nous permettons parfois de nous attarder dans des reconstitutions historiques, sans doute anachroniques dans certains détails. La condamner entièrement serait condamner les merveilleuses évocations des géologues, des historiens, des peintres et des prophètes.

C'est surtout une œuvre filiale, dédiée au vieux clocher seillois. Que notre exemple aventureux — éviterons-nous le ridicule? — trouve un imitateur dans chaque commune du pays de Liége et de Namur, berceau de la nation belge, théâtre des invasions barbares, des guerres romaines et des querelles moyenageuses; patrie des héros européens du XVIIe siècle, dont les noms sont inscrits dans nos vieux registres de l'état civil, à côté de dates glorieuses et funèbres; pays de saints, de chroniqueurs, de monarques et de grands seigneurs. Nous devons écrire dans les marges de l'histoire de ces héros, celle des *cherwiers*, *vingnerons*, *hoylleurs*, *chaforniers*, dont l'obscur et fécond effort nous a donné la quiétude et la richesse.

L'auteur de cette étude est le débiteur reconnaissant de ses concitoyens. Ses collaborateurs ont laissé l'œuvre incomplète; elle s'achèvera peut-être au cours de cette publication.

* * *

Avant de vous parler des annales de Seilles, nous voudrions vous donner quelques détails historiques ou géographiques sur les rues et les hameaux: étymologie de leurs noms, découvertes géologiques et archéologiques qu'on y fit. Nous voudrions aussi vous raconter quelques vieilles légendes de chez nous, traditions pieuses, gratuites un peu, et qui cependant s'accordent avec la chronologie et les documents locaux.

Nous commencerons par le fin bout de Seilles, vers l'ouest.

Prâles (1) est le pays de la pierre blanche et de la pierre bleue, de la fluorine rose et de la

(1) Une escarmouche de l'époque romaine ou de l'époque franque (praelium) a peut-être baptisé ce coin de Seilles??

fluorine violette, du grès bleu irréductible. C'est d'ici qu'on charria vers la bonne ville de Liége, les pierres qui firent la beauté de son vieux Palais épiscopal. C'est des flancs des rochers de Prâles qu'on arracha la façade de la cathédrale de saint Aulbin. Mon Dieu! nous nous représentons ces convois — dont rêvèrent longtemps nos « faligeurs » — voyageant par des chemins difficiles, à des époques tourmentées, au pas lent de nombreux chevaux, au bruit de grosses sonnailles et d'archaïques jurons... Que de bonnes gens sur leur passage, que d'incidents en cours de route, que de prières naïves et inédites pour qu'ils arrivent sans encombre!... Ce fut peut-être aussi par eau que s'en allèrent vers des destins héroïques et glorieux nos pierres seigneuriales et bénies...

Ce fut ici que nos artistes anonymes burinèrent les lions et les masques des clefs de voûte de nos portes. Ce fut ici que nos « chaforniers » (1) cuisirent la chaux des « dormants » (2), destinés, sans doute, aux terres humides des Pays-Bas. (La fabrication de la chaux était, avec l'exploitation des « ploumetières » (3), la grande industrie de l'époque).

Ce furent ces braves gens qui profanèrent, à coup sûr, les tombes de nos primitifs ancêtres, et nous privèrent des peintures à l'oxyde de fer et au manganèse qui décoraient les cavernes locales. Que Clio le pardonne!...

Les carrières de Prâles sont les pages illustrées d'un gigantesque livre de paléontologie. A part les grands sauriens, toute la faune primordiale y est imprimée. Nous y avons cru reconnaître des fusus, des cerithium (4) et des

---

(1) De **chafor, chaufour,** four à chaux, **chaufournier.**

(2) On disposait les mœllons, comme aujourd'hui les blocs de glaise d'une briqueterie. Ou peut-être possédait-on déjà des fours élémentaires?

(3) Mines de plomb.

(4) Il est possible qu'un savant trouve à redire aux noms attribués aux coquilles fossiles par l'auteur, qui a voulu tout bonnement éviter des descriptions minutieuses et longues et qui a cité, plutôt comme exemples, des familles bien caractérisées.

fossiles épineux. Nous connaissons un banc, « *le Banc des Caracoles* », où il est impossible de trouver un décimètre cube de calcaire qui n'ait pas ses coquillages! Durant un mois, du même trou, nous avons vu extraire, chaque jour, plusieurs tonnes de cardiacés pétrifiés! Nous avons vu retirer, de la bouche d'un four, une pomme fossile, indemne, à peine blanchie par le feu. On brisa ce singulier fruit à coups de marteau: les endocarpes et les pépins étaient merveilleusement dessinés, chairs et cartillages devenus pierre au cours des âges!

Nous connaissons un de nos voisins qui possède une originale garniture de cheminée consistant en un serpent de calcaire, enroulé sur lui-même, être autrefois vivant et dont l'étrange mort éternisa l'attitude!

Il y a une trentaine d'années, on découvrit à Prâles, après l'explosion d'une mine, un puits d'environ quatre mètres carrés d'ouverture. On scruta vainement le point ténébreux où semblait finir l'entonnoir. On y jeta des mœllons: aucun son ne révéla la fin de l'abîme, ni clapotis, ni bruit mat dans la boue. Le trou n'avait pas de fond!...

Et lorsque le soleil pénétra dans ce palais inviolé, fermé depuis des millénaires à la lumière, les parois, surprises, soudain, resplendirent. Stalactites constitués goutte à goutte — horloges des orfèvres cyclopéens —; cierges de verre incendiés; rosées cristallisées; féeriques végétations murales; singuliers ouvrages primitifs; gélatineuses bêtes médusées; joyaux bleus, et rouges, et verts; un rayon de soleil allumait des splendeurs dans ces trésors fabuleux éclos ici après les cataclysmes géologiques.

De temps en temps, un rare amateur dérobait aux parois supérieures leurs candélabres, leurs pendentifs et leurs reptiles de cristal. L'exploitant des carrières versa, durant un an, plus de trois mille mètres cubes de terre dans le trou qui restait pareillement sans fond. Mêmes ténèbres chaotiques, et toujours pas d'écho de la

chute infinie des mœllons.

Puis un jour, une mine détacha du rocher proche, un monolithe qui couvrit l'abîme. Les divinités souterraines se vengeaient de l'inconscience, du vandalisme ou simplement de l'industrialisme outrancier des hommes, à qui il avait été donné de pénétrer les secrets intimes du globe, d'approcher peut-être ses premières et brûlantes assises.

Ce coin est désert depuis bien des années. Les argiles, les sedums et les mousses couvrent le chantier où nos « faligeurs » ont oublié de planter la croix de leur long calvaire ou de buriner leurs tragiques épitaphes. Des blocs cornés qu'on dirait coulés par les enfers des premiers âges, abritent des lézards gris, et les corneilles, rocaille par rocaille, continuent en paix l'œuvre que l'homme a abandonnée.

Le long du chemin, à côté des huttes écroulées, des tunnels enterrés, des « gargouilles » délabrées, se dresse la ruine du « chafor Bado » (1), dont la construction remonte à 1773. Cette date est inscrite sous la niche, aujourd'hui vide, de la Sainte-Barbe (2), que les ga-

---

(1) C'était un four communal, les gens de Landenne-sur-Meuse et de Seilles, communes auxquelles appartiennent les carrières, obtenaient gratuitement les cendras de chaux nécessaires à leurs constructions. Les exploitants des carrières se soumirent à cette coutume jusque dans ces dernières années.

(2) Sainte Barbe, protectrice des mineurs, est aussi la patronne des carriers. Les « faligeurs » seillois ne sont, certes, pas tous de fervents chrétiens. Ils ont cependant conservé à l'égard de la Sainte une foi naïve, peut-être un peu superstitieuse. La veille du 4 décembre, ils versent leur obole pour acheter des cierges, qu'on brûle, le soir, en son honneur, dans des chandeliers d'argile. Les flancs des rochers, les toits des abris, les remparts des fours, les charpentes des élévateurs apparaissent de loin, comme un cimetière, une nuit de Toussaint.

mins ont remplacée par des cailloux. Prâles finit ici. (1).

Là, sur la rive gauche de la Meuse, qui a vu passer César, sainte Begge, les Normands... et Uylenspiegel, s'alignent les maisons de bateliers du *Rivage*, qui disparurent jusqu'à la crête dans les eaux de 1880.

La rue de la *Forge* longe l'aile droite de la ferme d'Atrive et descend jusqu'au passage à niveau du Nord-Belge. On a cru que des forgerons établis ici depuis un demi-siècle, avaient baptisé le quartier. Nous savons que le nom existait avant leur venue et si nul vieux document n'en fait mention, c'est que ce nom traditionnel fut éclipsé par celui de la rue du Château, qui est le prolongement de la Forge.

Une singulière découverte, passée inaperçue, ébranle fortement l'involontaire parrainage des honorables artisans. Il y a environ 35 ans, on mit au jour, dans un jardin situé à proximité de la ferme d'Atrive, entre des murs enterrés à un mètre de profondeur — les assises d'un fourneau ? — d'innombrables débris de poterie d'argile et de riches mâchefers.

La découverte encore récente, à cette date, du fourneau à fer de Lustin (1873), pouvait faire croire à une trouvaille antéhistorique. Mais la poterie ne possédait pas la teinte, généralement superficielle, obtenue par la cuisson à l'air libre, ni la cassure noire, ni la pâte mélangée de grains de quartz, ni la confection grossière de l'art néolithique. On crut même

---

(1) Nous n'avons pas parlé des squelettes découverts dans les bancs supérieurs des Prâles, il y a une quinzaine d'années, parce que les témoignages que nous avons pu recueillir sont très vagues. La disposition des mœllons, simplement superposés, qui les emmuraient, l'absence de toute arme et de toute autre relique, nous laissent cependant croire à une sépulture de la plus haute antiquité.

reconnaître ici des fragments de tuiles plates (1).

S'agissait-il d'un atelier de *febvres* du XVIe siècle? La richesse des scories démentirait seule cette hypothèse. Et comment n'aurions-nous pas conservé le moindre témoignage d'une industrie peu banale, et relativement récente, alors que les archives et les historiens signalent l'existence, à Seilles, de mines de plomb et de fer remontant jusqu'au XIIIe siècle? (2)

Nous croyons plutôt nous trouver en présence d'une fonderie de fer datant de l'époque romaine et contemporaine des industries de Theux, de Dison, de Jalhay, où l'on a recueilli, dans des vieux murs, parmi les scories, les outils et les monnaies des conquérants. (3)

Des terres descendues avec les eaux, aux jours de pluie, des hauteurs des Haies-Monet et du Boltry, auront enterré la *forge* seilloise

---

(1) On ferait sûrement de fructueuses fouilles à cent mètres à l'ouest et à trois cents mètres au sud-ouest de la ferme d'Atrive.

(2) « Encor si à tierres delès les vies ploumetières Ki sont le conte; s'en i a encore 2 bonniers, pau plus pau moins. » **Brouwer.** Rentes et cens. T. I. vol. I, p. 97.

« Encore a li cuens une ploumetière à Sell et une autre ploumetière à Esclayn ». XIIIe siècle. Ibid. p. 100.

« Quoique les mémoires et certaines traditions établissent que les mines de plomb n'ont été découvertes dans le comté de Namur que l'an 1610, par deux frères nommés Gilles et Jean Fastrez, qui travaillaient déjà aux mines de fer, nous avons néanmoins des monuments incontestables qui prouvent qu'on en avait déjà découvert avant l'an 1557 dans le territoire de Seilles, assez près de la Meuse. » **Histoire générale ecclésiastique et civile de la ville et de la province de Namur,** par Galliot (1788). T. III, p. 10.

(3) Les Belges excellaient d'ailleurs dans l'art d'extraire les minerais, de fondre et de travailler les métaux, avant la venue de César.

des premières années de notre ère et égaré les étymologistes. (1)

Le *Boltry* (2) grimpe au nord de Seilles, derrière le nouveau cimetière, sur des bancs de schiste et de pierre blanche. Une vie prestigieuse a régné là où dorment nos chers morts au pied des thuias sacrés.

Les Saliens du Brabant septentrional, inquiétés par l'immigration constante des Barbares, descendirent jusqu'à la Forêt charbonnière. C'est probablement au cours de cet exode qu'une petite *villa* naquit à Seilles et devint son berceau. Les marais et les osiers des bords de la Meuse arrêtèrent les nomades sur les hauteurs du Boltry.

C'étaient des guerriers aux boucles blondes d'hommes francs, aux moustaches retombant sur le menton nu. Ils avaient conservé les yeux bleus des hommes descendus autrefois des mondes mystérieux du Nord. Leurs femmes possédaient la beauté souveraine des déesses scandinaves.

Fils des héros antiques dont parle Tacite, fils

---

(1) La tradition raconte que les maisons actuelles du centre de la Forge étaient les bâtiments extérieurs d'une ferme du XVe ou du XVIe siècle? La disposition des habitations est remarquable, et nous constatons que l'une d'elles a été bâtie, sans doute, dans le porche de cette ferme ignorée. Un arc de pierre, garni d'un écusson, est visible encore sous la chaux de la façade. La place qu'il y occupe prouverait que le sentier qui va vers Prâles n'avait pas le niveau actuel.

(2) Retrouvons-nous ici le **bool** cultivé (champ en forme de cercle) des Gaulois — l'aspect actuel du hameau nous permettrait encore de le croire — ou simplement le **bol** (boule) flamand et wallon? Le **Boltry** serait, à notre avis, un **bool** ou **bol** tombé en friche (**en triche**, dit-on chez nous). Le **Trixhon**, le **Laid-champ** confirment notre hypothèse. Un autre coin s'appelle **Au Malheur.** Quel drame mystérieux lui a donné autrefois ce nom maléfique?

des pirates qui terrorisèrent les côtes de Bretagne et de Gaule, ils avaient opposé leurs armes aux troupes impériales et au torrent effroyable des Allais et des Vandales. Leurs épées et leurs glaives redoutables servirent le grand roi Hlodwig et, sans doute, plusieurs cabanes s'étaient enrichies de vases sacrés, de fibules d'or, d'armes ouvragées, souvenirs ensanglantés de formidables conquêtes et d'horribles boucheries.

Guerriers aux noms et au langage sonores, aux coutumes barbares, adorant des déités bâtardes, ils accueillirent très mal l'évangile de Materne, d'Amand ou de Remacle, hommes simples d'ici qui parlaient le wallon, n'avaient pour toutes armes qu'une petite croix et un bâton, et prêchaient un Dieu humble, un Dieu souffrant, un Dieu d'amour. (1)

Lorsqu'on étudie l'histoire et qu'on remonte un peu haut, on croit qu'elle a eu pour théâtre des lieux très éloignés de nous, des paysages de légende, une végétation singulière et pour témoin et aide, une faune mythique. On croit, parce que le nom d'une commune n'est pas cité dans l'histoire — les peuples heureux n'ont pas d'histoire — on croit que ce coin de terre

---

(1) Un grincheux pourrait railleusement affubler notre étude d'un très long titre pédagogique; par exemple: « Modèle d'histoire générale de Belgique, adaptable à chaque commune du pays! » Si nous sommes entré dans le domaine de l'Histoire générale, c'est que nous avons tenu à localiser quelques images classiques. Notre évocation repose, sans doute, sur de bien frêles bases: un peu de cendres humaines, quelques armes rouillées, et une légende adoptée par un savant belge. Mais si ces lignes sont hardies et aventureuses, nous sommes sûr, en revanche, que nonante pour cent de nos concitoyens qui lisent, ont lu, de très loin, l'histoire franque, comme on lit la Bible ou **Salammbô** et que nonante pour cent de tous nos concitoyens, vivent à la bonne garde de Dieu, sans même jamais, une seule fois, remonter, en pensée, jusqu'à leur arrière-grand-père!

était nu, inhabité, inexistant presque. Et pourtant, au cours de ces âges héroïques, les Saliens cultivèrent dans nos champs le blé et le lin (1), élevèrent dans nos basses-cours des paons et des pigeons; chassèrent la perdrix et la caille sur nos terres rousses, la faisan et le loup dans nos bois; mangèrent les fruits de nos arbres et les baies de nos haies.

Ils virent la neige sucrer les collines rocheuses de la Meuse et, aux longs jours d'été, le soleil se coucher, au nord, derrière les bois où l'on immola peut-être, avec des marteaux et des haches de pierre, les chevaux blancs en l'honneur d'Odin, les béliers en l'honneur de Thor et les bœufs en l'honneur de tous les *ases*.

Les druides à barbe blanche récoltèrent cérémonieusement la verveine aux divines vertus sur nos rochers et cueillirent, dans leurs robes blanches, au cours des blanches *nuits mères*, le gui sacré des chênes de nos bois, avec une faucille d'or.

Et que nous resta-t-il de tout ce roman merveilleux? Quinze siècles après, on retrouva, dans la cour du *Laid champ*, quelques squelettes couchés au bord du chemin (2) et séparés par des murs. On leur avait mis une pierre comme oreiller et laissé, pour les chasses éternelles, leurs épées, leurs angons et leurs croïx. (3)

Or retrouva ici des gîtes métallifères et le déplacement du chemin primitif lâcha les eaux des bures des Haies-Monet.

---

(1) La loi salique mentionne les récoltes de lentilles, de pois, de fèves et de navets. On y parle également de jardins, de vergers, de troupeaux et d'abeilles.

(2) Les Francs ensevelissaient leurs morts en dehors des villas, le long des chemins. Le sentier qui existait à cette époque avait donc l'emplacement du chemin actuel?

(3) Quelques-unes de ces pièces se trouvent au Musée de Liége.

Il y a quatre ans, les *Haies-Monet* (1) dressaient encore leurs ruines au-dessus des bois du Champ-d'oiseaux (2). On les apercevait de Seilles: elles laissaient voir, par leurs ouvertures déformées, des lambeaux de ciel bleu, sur lesquels passait, de temps en temps, un nuage comme un gros oiseau blanc ou noir. La décrépitude des murs, le bassin peuplé d'algues endormies, l'enceinte de sureaux et de symphoricarpes leur donnaient beaucoup de charme.

De là-haut, on voit tout le pays. Montez-y par une journée de printemps: de-ci de-là, une « drève » de peupliers longeant un ravin; des

---

(1) Nous ne savons rien de l'état civil de ces ruines. Un nommé Monet, obscur manant du comté de Namur ou industriel avisé du dernier siècle, leur aura donné son nom? Il est à remarquer que, bien qu'elles se trouvent en pleine terre **landennaise**, elles appartiennent à la commune de Seilles. Nous verrons, d'ailleurs, dans la suite, que Seilles posséda autrefois Landenne-sur-Meuse, Velaine et Mostombe, peut-être Forseilles, où nous retrouvons son nom. On parle d'ailleurs, à Seilles, à Landenne-sur-Meuse, à Velaine, un langage très spécial, plus vif que celui du pays de Namur, moins élégant que celui du pays de Huy. Quelques verges de terre, au nord, un bois, à l'est et à l'ouest, la Meuse, au sud, forment une frontière linguistique nettement marquée. C'est ainsi qu'au Bois-de-Namur, par exemple, d'un jardin à l'autre, dirions-nous volontiers, on entend aisément l'homme de Petit-Warêt et l'homme de Landenne. Le premier possède un nasillement dans l'accent et plus de lourdeur que l'autre.

(2) C'est dans le fond du Champ-d'oiseaux que, il y aura bientôt cinquante ans, une poudrière éclata. Les vitres des fenêtres de Landenne-sur-Meuse, à plus de quatre kilomètres de là, furent brisées, l'escalier principal du château voisin fut déplacé. Un homme fut pris dans l'épouvantable tornade. On ne put retrouver tout son corps: des membres avaient disparu; des lambeaux de chair s'étaient accrochés aux arbres ou perdus à un kilomètre de l'explosion. Des artilleurs des forts namurois, paraît-il, perdirent dans les bures des Haies-Monet, ce qui restait de l'infernale marchandise.

vieux chênes esseulés, se regardant depuis cent ans au-dessus des terres; l'architecture écroulée d'une meule abandonnée; des toits à fleur des chemins; Siroux avec sa clairière verte et ses taches de bruyère rose, la fine pointe du clocher de Surlemez, parmi les cimes des pins; le groupe bucolique de Monthessal, comme on en voit sur les lithographies.

Dans la vallée, Andenne se resserre, vieillotte et grise et enfumée, au pied des collines boisées et du Calvaire. Le clocher de Seilles, coiffé de sa perruque de lierre, émerge sur les terres vertes. Là-bas, c'est Landenne-sur-Meuse avec sa dégringolade de maison trapues, processionnant jusqu'à Petit-Waret, un fourmillement de façades blanches et de façades grises, de toits rouges et de toits noirs, derrière une haie de sorbiers, de clématites sauvages et de fusains; un château rouge et lourd dans les murs écroulés de son étang; une église qu'on aperçoit à travers les peupliers luisant au soleil; un horizon noir de bois, dentelés d'arbres géants.

Ici, le Bois-de-Namur, avec ses vieilles maisons éparses dans les campagnes, à l'ombre des noyers, et ses maisons neuves mettant la tache rouge de leurs toits le long des chemins. Quel plaisir nous éprouvons à évoquer ces paysages familiers! Quelle poésie recèlent ces chers noms imprimés... même sur une affiche de notaire!

Le pays est beau comme une belle image. Ses fils l'ignorent parce qu'on se familiarise avec la beauté. Ici, pourtant, un brouillard ou un coucher de soleil nous la révèle dans toute sa plénitude et son originalité.

Le promeneur ne peut se douter que la campagne, au-dessous de lui, est sapée à des profondeurs vertigineuses.

Car ici, la vie fut double. Elle règne à la surface: on laboure, on sème, on récolte, celle-ci ne mourra qu'étouffée par les villes futures. Elle régna autrefois à l'intérieur des terres. Ah! la magnifique épopée ou le beau roman socialiste qu'un de nos fils pourrait écrire sur le travail obscur de ces hommes d'un autre âge, qui

fouillèrent en tous sens, sous les emblavures, sous les moissons, sous les neiges, plus bas que les racines des chênes, plus bas que nos puits, plus bas que la Meuse, à la lueur des *chandelles de fosses*, les royaumes bleus du zinc, du fer et du plomb, les bonnes terres de Sainte-Barbe, de Saint-Joseph et des Longues-Royes!

Fils têtus des pionniers seillois du XIIIe siècles, ils se butèrent des ans et des ans, dans les ténèbres profondes, au silex et à l'anthracite et accrochèrent aux treuils criards, les paniers de scories des fournaises de la genèse, qu'un petit train de Saint-Nicolas descendait vers le fond de *Sclaïgneaux* (1).

C'est bien fini! Un travail de cinq siècles est enterré là-dessous. Les bures parcourent plusieurs kilomètres, débouchent au Boltry, au Vigna, minent les Houillères et la Longue-Honteure. Les Haies-Monet sont rasées. On rencontre quelques *terrils* — énormes taupinières — sur la campagne, au Ponceau, au Beau-Buisson et quelques pierres de la chapelle d'une petite Sainte-Barbe (2), qui vécut des aventures

---

(1) Où se trouvèrent les crânes d'un indice céphalique 81,1 à 81,6 qui firent dire que la Sambre et la Meuse semblent avoir été la limite septentrionale du celte à haute taille, crâne court et mâchoire droite que M. le professeur Houzé oppose au Flamand à crâne long et dont la mâchoire inférieure dépasse la supérieure en avant ». **Le Pays Wallon,** par Louis Delattre.

(2) Nous retrouvons, dans nos vieilles archives, le cantique que nos mineurs chantaient autrefois en l'honneur de la sainte. Nous ne pouvons résister au désir d'en transcrire quelques passages. Ceux qui trouveront cette citation fastidieuse, comme d'autres encore, peut-être, oublieront que notre but fut simplement celui-ci: conserver quelques traditions locales, oubliées par notre génération, perdues pour celle qui viendra. Notre « Chœur des Mineurs » est naïf, un peu vers de caramel, et nous nous expliquons aisément, une fois de plus, la tentative de rénovation de la poésie religieuse, faite il y a quelques années par des poètes catholiques. Telles qu'elles

bien malheureuses (1).

Les puits restèrent ouverts quelques années encore, béants, sans fond, noirs, après que l'extraction fut abandonnée. Et l'on recommandait aux enfants qui furent nos pères et nos mères de ne pas s'en approcher, parce que les hommes des bures les tireraient par les jambes et les

---

sont, nous vous donnons ici quelques strophes, qui se chantent sur l'air de « Marie, elle est notre patronne » :

Sainte Barbe, elle est notre patronne,
Des mineurs le puissant secours ;
Sainte Barbe, elle est pour nous si bonne,
Nous l'aimerons toujours, toujours !

C'est elle qui retient la pierre,
Dans nos immenses souterrains,
Quand de sa chute meurtrière
Elle va nous briser les reins...

Suspendu sur un précipice,
Le bon mineur ne tremble pas,
Car il sait que sa bienfaitrice,
Le porte toujours dans ses bras...

L'invocation continue sur ce ton, un peu générale, parodie le Décalogue, rappelle au mineur ses devoirs pascaux et conjugaux. Ce chœur devait être magnifique, chanté par la voix mâle d'hommes fervents, aux jurons périmés et bénins, qui ne descendaient jamais dans la fosse, sans avoir ébauché le Signe crucial et propitiatoire.

(1) C'était une petite Sainte Barbe de bois, pas fort jolie, une méchante poupée d'enfant pauvre. Un imagier d'ici l'avait, sans doute taillée ingénument, à la serpette, dans une racine de buis. Un malandrin lui découvrit un jour une valeur insoupçonnée et l'alla brocanter à Namur. Une personne pieuse de Landenne-sur-Meuse la retrouva là et la ramena dans la niche abandonnée, sous le sureau tutélaire... Elle possède aujourd'hui une chapelle neuve adossée au **terril** du Ponceau, à Landenne.

entraîneraient avec eux dans des enfers souterrains. Etait-ce une pensée superstitieuse ? Songeait-on à l'âme des mineurs que les eaux, au cours des siècles, noyèrent, comme des rats, dans les puits de Seilles ? ?...

Redescendons vers la Meuse, entre les haies de sureaux creux, poudrés de vert, garnies de tentures de bryone. Nous arrivons au *Centre de Seilles*, le vrai Sayl, autour duquel naquirent, au cours des âges, les hameaux et les rues, à l'exception peut-être du Boltry et de Reppe, dont la fondation, à notre avis, aurait été synchrone, si pas antérieure à celle de Seilles.

L'installation de nos pères au Centre, sous les Houillères, au Vigna, au Rivage, marquerait le progrès successif du défrichement des marais et des oseraies des bords de la Meuse, qu'ils durent tenter déjà au premier millénaire chrétien, puisque nous retrouvons, un peu plus loin, un cimetière franc à trois cents mètres du fleuve.

Nous avons sous les yeux une vieille carte d'ici. Nous ne pouvons au juste déterminer son âge. Elle date du XVIIIe siècle, peut-être de la fin du XVIIe. Elle est incomplète. Les souris, gent incongrue et iconoclaste, ont grignoté le Boltry et son schiste indigeste, ont détruit le Centre et ses vieux murs, ont avalé les Houillères et les bois lapidifiés de ses assises, ont râpé les pierres du Tramaka et les sapins et les chênes du Bois-Daxhelet...

Quel fut l'obscur géomètre qui peignit sur le blanc poussiéreux des terres, le vert lavé des *rys*, le rose fané des maisons, le bleu déteint des limites cadastrales ? Avait-il nom Estienne, ou Lambier, ou Johan ? Le curé ne le recommande-t-il pas le dimanche, à la grand'messe, avec tant d'autres vieux Seillois ? Que Dieu l'ait en son giron !

C'est sur cette toile en lambeaux, que nous suivrons, désormais, nos « histoires d'hier et d'aujourd'hui ».

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. N'est-ce pas là une facile vérité ? Seilles fut-il

vraiment heureux? Si nous consultons notre carte, nous remarquons, au centre, l'église, le presbytère, quelques maisons. Cependant, il est impossible de fouiller ici une verge de terre sans se heurter à des murs, à des voûtes, à des souterrains aux ouvertures ignorées. Et là où nous retrouvons tous ces vestiges énigmatiques, le vieux géomètre n'a plus rien vu de son temps.

Sommes-nous en présence de la *villa* de Ste-Begge? De quand donc date sa « piteulse ruyne »? Elle ne fut certes pas l'œuvre du temps.

Seilles fut-il heureux vraiment à cette époque tourmentée du Moyen Age? Ne fut-il pas plutôt malheureux au point de perdre son histoire dans une seule journée? Le *vexillum sanguineum*, l'étendard rouge de l'incendie et du sang, ne passa-t-il pas ici? L'horizon est noir de fumées et lumineux de flammes, aux quatre points cardinaux; la Meuse charrie des cadavres: ses eaux en sont rouges; les bourgs et les châteaux s'écroulent; les maraudeurs se cachent dans les bois, le long des chemins. Les manants sont pendus hault et court, gehennés, cartelés...

Où est-il le vélin rouge ou l'incunable noir, timbré de sang et de feu, qui nous raconte le vieux Sayl?

En 883, les Normands ravagent Amay et Huy, brûlent Andenne, son église et son chapitre.

« Peu après, de nouveaux désordres y furent commis, cette fois de la part des Liégeois (à Andenne).

« Au XIe siècle, sans qu'il soit possible de mieux préciser la date à cause du peu de concordance que présentent les différentes chroniques, un comte de Duras, suivant certains auteurs, ou Baudouin, fils d'un comte de Hainaut, selon d'autres, vint brûler de nouveau Andenne et y commettre de tels excès que les dames (du Chapitre) ne trouvèrent leur salut que dans la fuite. » (1)

En 1150, le comte de Namur, Henri 1er dit

---

(1) Baron Misson. « **Le chapitre noble de Sainte Begge, à Andenne** », p. 15.

l'Aveugle, ravage le Condroz et détruit Ciney de fond en comble. Le 1er février 1152, Henri de Leyen, évêque de Liége, aidé des milices de Huy, défait le Comte aux environs d'Andenne (1). Les Liégeois pillent la bourgade de sainte Begge et ruinent le pont de Reppe (2).

En 1213, le Duc de Brabant brûle quarante villages et bourgs de la Hesbaye septentrionale. Le Prince-Evêque de Liége se venge, un peu plus tard en saccageant Léau, Landen, Hannut et trente-deux villages (3).

Vers 1255, les malandrins du château fort de Moha désolent les environs. Le lundi 9 août de cette année, les Hutois investissent la forteresse. Le lendemain, le comte de Juliers, avec son corps de chevalerie hesbignonne, met en déroute les vainqueurs, entre Antheit et Vinalmont.

La pauvre bonne ville de Huy souffre pendant huit siècles d'interminables assauts. Chacune de ses vieilles pierres fut léchée par la flamme des incendies et des pétards.

En 1275, c'est la guerre de la Vache, qui ne devait finir qu'en 1280. Ciney brûle le samedi 18 avril 1276; Meeffe brûle et Warnant est pillé le lundi 20. Les Liégeois, les Hutois, les Dinantois, les Namurois se mettent de la partie et désolent le pays, y « semant sel et fer ».

« Soixante villages étaient ruinés, vingt mille hommes étaient morts, quand les Princes s'avisèrent, le dimanche 17 juillet (1276), de mettre fin à ces inutiles excès ». (4)

---

(1) Quatre cent et trente prisonniers namurois « furent garottés avec les propres cordes que le Comte avait apportées, tant il comptait sur la victoire ». Ferd. Henaux. **Histoire du Pays de Liége.** T. I, p. 162.

(2) « **Pons quoque lapideus super Mosam in perpetuum destructus** ». Gilles d'Orval, cité dans l'**Histoire du Pays de Liége,** p. 163. — Lors des basses eaux, on voit aujourd'hui encore des vestiges de ce pont.

(3) Hénaux, ibid. p. 173.

(4) Id. p. 260.

« En 1430, toute la contrée se trouva à la merci des Liégeois et Hutois; le château de Beaufort, entre Huy et Andenne, fut brûlé et rasé; Samson, aux portes d'Andenne, fut également investi... L'histoire nous a légué le souvenir de l'incendie allumé à Andenne, en 1467, par les Liégeois, alors en guerre avec le duc de Bourgogne, souverain du comté de Namur... » (1)

Sur la fin du XVIe siècle, les mercenaires hollandais de Haraugier infestent le pays « prennans les ornemens sacerdotaux, se moquant et gabant des gens d'Esgliesse... »

« L'an de grâce mil six cent quattre vingt quattre, raconte le révérend Jean-Baptiste Mathoz, curé de Seilles, du moys de mays le dix septièhme les troupes françoises » brûlent la maison « pastoralle » de Seilles. (2)

En 1702, Marlborough passe avec ses « maraudeurs anglois » qui devaient laisser leur nom sur une de nos croix. (3)

En 1704, les Hollandais « pillians aux camps de Marsine et de Seilles » perdent le vieil registre de Reppe « commencé par iean waleffe iadis curé de Reppe en l'anée mille six cent et deux... » (4)

Que d'horreurs oubliées, au cours de cette géhenne moyenageuse! Pauvres manants seillois, aux piteuses défroques de carnaval, vous aurez vécu quelques siècles de transes, lâchant l'araire du *cherwier*, le pic du *hoylleur*, le marteau du *faligeur*, pour prendre l'épée ou le mousquet, ou pour triboler éperdument la cloche « de monsaingnor sainct Estienne », lorsque se lamentaient celles de madame saincte Begge, lorsque l'horizon était inquiétant, de rouge, de noir ou de troupes à cheval...

L'histoire que nous venons de rappeler n'est-elle pas celle du centre de Seilles, du Seilles

---

(1) Baron Misson, p. 24.

(2) (3) (4) Nous donnons, plus loin, les textes complets des documents.

immémorial, enterré sous les maisons de la rue de l'Eglise et de la rue des Ecoles?

Notre probité, rigoureusement, nous oblige, avant de quitter le Centre de Seilles, à parler des scories de fer retrouvées dans les tranchées de différentes constructions qu'on y édifia récemment. De prime abord, ces découvertes nous firent rager: nous avions émis, en parlant de la Forge. une hypothèse longuement et paternellement caressée. Nous aurions voulu y localiser les mâchefers d'une vieille forge, sa marraine. Et voilà, qu'après une promenade au Centre de Seilles, nous tenons, un instant, notre hypothèse en défiance.

Nous nous souvenons, en effet, qu'au cours de terrassements opérés à l'entrée du Boltry, les ouvriers se butèrent à une couche de *crahias*, serrée, épaisse et très riche (55 p. c. de fer). En plein Centre, en juin 1914, on découvre dans les boues de la *Cure*, plusieurs tonnes de scories. d'un volume tel qu'un homme a de la peine à les charger dans un tombereau.

La première trouvaille ne nous déconcerta nullement: on la fit à deux pas de la ferme d'Atrive, dans le jardin de laquelle nous avons situé notre fonderie.

La seconde nous laissa perplexe. Devions-nous élargir les ateliers de cette fonderie jusqu'au pied des Houillères et détruire ainsi l'état civil de notre Forge?...

Et puis, nous avons pu conclure que ces mâchefers furent apportés là par l'homme qui voulait désencombrer son atelier, qui choisissait évidemment pour ce faire un terrain inculte, de préférence marécageux, avec l'intention subsidiaire, peut-être, de le dessécher.

Nous basons notre conclusion sur trois points:

1o Ce marais devait devenir une oseraie qu'on retrouve encore au début du XXe siècle et qui a crû sur les mâchefers;

2o On trouva, un peu plus au nord, à la même profondeur, dans une couche de pareilles scories, une dent fossile d'*Ursus spelæus* peut-être (Schmerling en a recueilli plus de mille

échantillons dans le pays de Liége) et des silex taillés du paléolithique supérieur;

Ces trouvailles hétérogènes prouvent donc, incontestablement, que le sol a subi ici un exhaussement, artificiel d'abord (scories), naturel ensuite (limonement résultant des pluies et de la déclivité du terrain).

3o On ne trouve ici aucun des innombrables débris de poterie qui pavent l'atelier de la Forge.

De ce fait seul, il nous semble que nous pourrions centraliser la vie de cet « âge du fer », derrière la ferme d'Atrive.

Un fils de Seilles, occupant une haute situation dans une industrie métallurgique de la frontière grand-ducale, voulut exploiter, au cours du siècle dernier, les gisements ferreux du Centre, dont il avait deviné la richesse et l'étendue. Le propriétaire des terrains refusa ses offres et priva ainsi la commune d'une industrie nouvelle — ce que nous lui pardonnons de grand cœur — et de quelques solides pages de son histoire — ce dont il ne sera jamais absous.

Consultons de nouveau notre vieille carte. Voilà que nous retrouvons un nom presque effacé, perdu dans les terres, vers Sclaigneaux: c'est celui de messire Colas Mataigne, que nous nous plaisons à croire le dessinateur de notre relique. Il nous servira de guide, il nous accompagnera dans nos promenades hiératiques à travers le Vieux-Seilles, il revêtira son surcot de tous les jours, et ses braies rapetassées; il chaussera ses bas d'un rouge déteint par les fréquentes lessives, et ses sabots du haut pays, du pays qui ignore la Meuse et la batellerie. Mon Dieu! il ne fera pas tant de façons avec un fils de Seilles, son puîné de deux siècles. D'ailleurs, il nous offrira de temps à autre sa queue-de-rat en écorce de bouleau, et son savoureux langage fera trembler ses bajoues vergetées et ses belières d'or, aux lobes de ces oreilles transparentes.

O vieux géomètre d'ici, qui communiez avec

nous, en une Toussaint plus intime et plus spirituelle que celle des cimetières, nous vous chérissons sans vous connaître, par delà les ans, par delà la terre, par delà l'oubli, parce qu'un jour, vous avez pensé à ceux qui viendraient après vous et que vous les avez aimés, collectivement, avec l'orgueilleuse et légitime pensée qu'ils liraient plus tard, surpris et respectueux, une vieille toile marquée de couleurs diluées dans votre salive, une vieille toile qui serait votre œuvre prestigieux et sacré!...

Nous sommes au *Dessous des Houillères*, (l'actuel Vigna) (1). Nos pères allèrent manifestement arracher, dans un temps immémorial, au fond des bures des Houillères, le maigre charbon qui baptisa la colline schisteuse du nord de Seilles. On retrouva et on mit en œuvre plusieurs veines carbonifères au Tramaka, au bois de Sirou et plusieurs jardins locaux semblent porter des traces de leurs singulières assises.

D'ailleurs, l'exploitation des houillères est très ancienne dans le pays.

M. le baron Misson cite, dans l'inventaire des biens du chapitre d'Andenne (1787), comme revenus du dit chapitre:

« Un droit de dixième charrée sur les derles et terres houilles extraites dans le ban d'Andenne, qui ont produit, année commune de dix, les derles quatre cent vingt un florins quatre

---

(1) Le Vigna actuel, qui va du Vieux Moulin au Centre de Seilles, se divisait, dans le temps, en deux parties bien distinctes: le **Dessous des Houillères**, entre le centre et la fontaine du Limotte, et l'**En Vigna** entre celle-ci et le Moulin. On dénommait alors sur les Houillères le **Thier** du Moulin d'aujourd'hui. Le Dessous des Houillères comptait six maisons, toutes à droite de la route qui va vers Seilles. Il en compte actuellement 32 à droite et 14 à gauche. L'En Vigna possédait quatre bâtiments, trois à gauche et un à droite; aujourd'hui, 17 à droite et 21 à gauche. Quelques-unes des constructions actuelles sont extrêmement vieilles: notre carte n'en fait pas mention, ce qui confirmerait son ancienneté.

sols et les terres houilles soixante six florins dix-huit sols » (1).

Cette industrie seilloise prit fin, à coup sûr, bien avant l'abandon des mines des Haies-Monet: nul de nos vieux ne s'en souvient, nul de nos documents n'en parle, et beaucoup de nos contemporains n'ont jamais songé à l'état civil de leur quartier.

Le vieil arpenteur a dessiné, à côté du grand Pré (2) et le long de la Voie de Messe, le filet d'eau des Haies-Monet, qui coulait dans le couronnement du mur et dans le canal du Pont du Général (3).

Il peintura, tout au bout, la grisaille d'une maison du Bas Rivage, qui est toujours debout, grâce. sans doute, à des réparations relativement récentes.

Le mur de la Voie de Messe, bâti en grès de la rue de la Justice, s'étend à droite du Pré Sond et de la Couterale de dessous (4), sur une longueur d'environ cinq cents mètres, entre deux tourelles médiévales, garnies d'écus héraldiques — dont un buste et un aigle — et de créneaux de briques. Des chélidoines aux tiges laiteuses, des bouillons-blancs aux cierges dorés, des lierres aux feuilles de tulle verni; de maigres groseilliers épineux, aux petits fruits

---

(1) Baron Misson, **le chapitre noble de Sainte Begge, à Andenne,** p. 62.

(2) Se souvient-on encore de l'allée de peupliers qui séparait le grand pré de la rue du Vigna et qu'un violent ouragan arracha, d'un bout à l'autre, il y a quarante ans?

(3) Un seigneur de Seilles eut un jour la fantaisie de voir couler l'eau **sur** le mur de son parc. Il fit couronner celui-ci, à cet effet, d'une rigole en pierres de taille qui, grâce à un angle droit de la maçonnerie, allait recevoir l'eau d'un canal que nous croyons exhaussé dans ce seul but. Ce canal est aujourd'hui à sec.

(4) Nous avons conservé fidèlement l'orthographe de la carte.

acides, ont inséré leurs racines dans la maçonnerie. qu'un rêveur, muni d'un pot de minium et d'un pinceau, a coloriée d'initiales aimées...

Tout au bout, se cache, humblement, sous les arbres des jardins proches, la chapelle de saint Roch. Le bienheureux pestiféré a rejeté son chapeau de carabinier sur l'épaule et montre un genou que l'artiste, malhabile, fit paraître ankylosé. Le chien sauveur est couché à ses pieds. Deux palmiers à la mort, des fleurs artificielles, couvertes d'une rouille d'automne, quelques vases garnissent le minable autel.

Sur la voûte, aux teintes sans nom, s'alignent des majuscules diversement enluminées:

. . . . . .
. . . . . EN QUARANTE NEUF (1)
LES HABITANTS DE SEILLES RECONNAISSANTS ONT AINSI BATI CETTE CHAPELLE AU BIENHEUREUX SAINT ROCH

qui avait arrêté ici une meurtrière épidémie de choléra (2).

Ici croissaient les « roseurs » (3) au Ry de Fontenalle, dont on tressa les bannes de brouettes et les hottes (4) des carriers et les paniers des mineurs, qui firent fleurir la vannerie seilloise du XVIIIe siècle, ainsi qu'en témoignent les registres de l'état civil de cette époque, qui parlent, à chaque page, des vanniers d'ici. La « rigole » coule encore aujourd'hui entre ses insociables scabieuses et ses scrofulaires aux casques pourpres; elle se perd dans la Meuse en face de l'« Isle de Belgrade ». Des rats, des

---

(1) 1849.

(2) Nous reparlerons, dans la suite, de cette année funèbre. La « gtagion », disent les vieux livres, décima Seilles à plusieurs reprises.

(3) Actuellement encore, ces osiers portent ici le nom wallon: **oseurs.**

(4) Ces bannes et ces hottes servaient au transport des terres, dans les carrières.

argyronètes, quelques poissons égarés vivent dans ses eaux, sous un inextricable fouillis de cressons, de consoudes et de myosotis.

Voici le pays que nous aimâmes, dès en arrivant, avec plénitude, lorsqu'on nous arracha, enfant, au village natal, et que nous fîmes le grand voyage, sur un chariot à ridelles, couché parmi les châlits, les traversins, les sacs de pommes de terre, les bahuts branlants, et que les meules, dans les champs, dansaient comme des poussas, à chaque cahot du véhicule...

C'est ici que se sont écoulés le meilleur et le pire de notre vie. Ce soir, alors que nous griffonnons ces pages, l'horizon, au sud, dessine la ligne, simplifiée par l'ombre, d'une ville, lointaine, ou d'une interminable chevauchée, plus proche. Là, où le soleil vient de se coucher, donnant au ciel des teintes spirituelles qu'on croirait vues à travers un verre de couleur, un moulin à vent, au moindre souffle venant de l'ouest, fait obstinément signe aux cheminées des usines, qui disent si bien le temps du lendemain, en fumant leur pipe ,à la « vesprée »...

Une fenêtre de la Flisme, incendiée par le soleil couchant; une étoile qui se révèle dans le cristal du lorgnon; la ligne claire autour des choses dont elle accentue le profil; la fumée de la pipe, menu nuage qui vous doit la vie et qui s'en va; le son d'une cloche aimée; un oiseau endormi qui rêve et pépie une fois; le chant romantique d'un cor... toute la poésie des grands soirs du pays wallon, nous l'avons goûtée ici...

Allons! Reprenons notre vieille carte et nos vieux livres!...

L'*En Vigna* s'étendait sur une surface d'environ cinq cents mètres carrés à gauche du chemin qui va vers Seilles. Il comptait, comme nous l'avons déjà dit, quatre maisons, toujours existantes. Il tirait son nom des « vingnaux », qui liquéfièrent, de temps immémoriaux, le bon soleil de Wallonie, que nos pères emprisonnèrent dans des aimes, au fond de leurs caves.

Les documents sont nombreux qui parlent des vignobles wallons.

Les *vingnerons* venaient au sixième rang des Bons Métiers, comme législateurs communaux de la bonne ville de Liége (1386), et les taverniers du marché franc de la Saint-Jean disaient « aux passants le goût merveilleux de leur vin *creu ès bons terroirs d'entour*, sec et délié à regaillardir le Saint-Christophe de pierre de la Cathédrale » (1). Les vignerons namurois furent érigés en frairie le 9 septembre 1404. Saint Vincent était leur patron. Un texte du 9 décembre 1293 permet aux bourgeois de Namur de couper leurs échalas de vignes dans la forêt de Marlagne.

Qui de vous n'a pas bu, d'ailleurs, du vin clairet de Huy, à vingt-cinq centimes le gobelet?

Nous retrouvons, dans les vieux livres de Seilles, en 1624, le décès de Jacques de Vingna et en 1627, nous lisons que Grégoire des Vignaux « a esté occis d'une pierre al falize ». Ces de Vignaux eurent sûrement pour parrains, comme d'ailleurs tous les Devignat d'aujourd'hui, les vignobles du pays. Bien souvent, on ajoutait au prénom, le nom de la résidence pour identifier quelqu'un. Ceci nous explique comment nous possédons quelquefois des noms de communes: Ne pourrions-nous pas prétendre de là que parmi ces singuliers homonymes, il y ait des fils des premiers propriétaires terriens de la féodalité?

Reppe possédait de nombreux vignobles. Nous lisons dans le « Registre aux gens et rentes de l'église de Reppe » les textes suivants:

« Est dut un poinçon de vin à un pasteur de Reppe sur les vignobles et bien de msr le baron de rost sique paié par madame de Warisoux sur les dits bien et vignobles situés à Reppe. » (1696).

« La dite rente se doit payer à la vendenge

(1) H. Carton de Wiart. **La cité ardente.**

chaque année et pur miel... Waleffe, en l'an 1602, declare que cete fondation estoit si anciene qu'il n'étoit mémoire du contrair. » En 1702, le curé a « quité à msr le ieune baron de Rost le dit poinçon parmy dix escus ». En 1703, le poinçon est payé « en nature ».

Il était encore « dut annuelement à un marguelier de Reppe pour servir et chanter à la messe notre dame tous les samedys sur la vigne des matars — fl. 25 — demie aime de vin ».

« Nota que les hipotèques subiectes à ladite demie aime de vin (s'il n'y en at poin encore d'autres adiectives) sont une (*sic*) vignoble avec un bois par desus et un petit ret par desoubs de part et d'autre en meme largeur et ensemble connexés presentement posedés par les enfans de feu Jean Matar, ou Catherine Minet leur mère vefve dudit feut, et iceux contrepans sont ioindans vers Namur à iean henemont, vers bbn (1) au bois doriou, vers Huy au sr baron de Rost, et vers meuze audit iean henemont. »

Ces *légats* « puis qu'estant pour la meme chose, pour la même fin doiven avoir estés créés ensemble... ». La dernière rente se paye jusqu'à la vendange 1741.

On cite, plus loin: « la maison jardin vignes partenant audit Houbot ioindant daval audit rieu de coin de mure est disme de solliers, et du susdit rieu jusqu'à la goffe à larron est disme doha (2) sauve qu'il y at aucunes pièces de terre dimage de Reppe asscavoir un iournal de terre à Brion et l'autre pièce aux blanches Dames ».

Le vin wallon fut évidemment victime des afforages, des octrois et des *fertés*. Nous lisons au sujet de Seilles, que « a li cuens (de Namur) le foraige, au toniel de vin 2 sest. de vin et à la Keuwe (cuve) de vin, 1 sest » (3) (XIIIe

(1) Vers Brabant.

(2) Est dîme d'Oha. (Bas-Oha, commune limitrophe).

(3) Brouwers. **L'administration et les finances du comté de Namur du 13e au 15e siècle.**

siècle). Depuis 1268, après que Guy de Dampierre, comte de Namur, en eut montré l'exemple, on établit les *fertés des breuvages* sur le vin, l'hydromel et la bière (1).

Comment se perdit cette culture que nous avaient léguée les Gaulois, qui la tenaient eux-mêmes des Phocéens (600 avant J.-C.)? Doit-on attribuer la disparition de nos vignes aux perturbations climatériques ou à l'industrialisation du pays?...

Vins chenus du Vigna et de Reppe, quelle couleur aviez-vous? Etiez-vous dorés et mousseux? Possédiez-vous les teintes vermeilles et riches des vins rouges? Etiez-vous onctueux et doux, ou sournois et violents?...

Ah! on « affora » les tonneaux du cellier, lorsque les fils revinrent vers octobre 1632, de Lorraine et de Luxembourg, où, hélas! plusieurs de nos jeunes gens avaient laissé leurs os, au service de Sa Majesté Catholique!... Et sans doute, lorsqu'arrivèrent les révérends Jean de Huy (1639) et Mathieu de Lamine (1652), et les autres, et qu'on les mit en possession de la cure de Seilles!... Et sans doute, quand Huguenots et maraudeurs passaient sur la levée d'Anton sans traverser la Meuse!... Et, lorsque le 18 juin 1715, madame la doyenne du chapitre d'Andenne alla querir à Namur le corps de Ste-Begge, « avec un bateau exprès » et que les gens de Bierwart, de Forville, de Burdinne étaient descendus jusqu'ici, pour voir le cortège des prêtres et des dames, et pour ouïr les chants pieux, la cloche et les violons joyeux, et les décharges des fusils!...

Bons vins de Seilles, n'est-ce pas à vous que nos fils doivent leur bonne humeur et leur génie — un génie mineur, si l'on veut — qui nous raconta notre XIXe siècle en chansons?

---

(1) cf. **Histoire de la commune de Namur,** par Borgnet et Bormans.

VERS

HUMILITÉ

A un Poète.

Je suis désespéré, car ma plume indocile,
Semble ignorer le rythme et le retour chantant
De la rime sonore et fière. Cependant
Le thème m'enchantait et me semblait facile.

Le rythme vient tout seul: ce n'est pas là l'écueil.
Mais la rime, je veux, qu'inattendue et claire,
Elle soit ma surprise et mon meilleur salaire,
Et que l'œil attentif lui fasse bon accueil.

J'ai tiré le rideau sur l'image que j'aime,
Aussi belle, crois-moi, que tes coins ardennais:
D'elle, ta main habile aurait fait un poème.

J'étais humilié!... Qu'importe la défaite:
Fier déjà de sentir que je te comprenais,
Humblement, j'ai rouvert ton beau livre, ô Poète!

AMOUR

Vous avez tant souffert, mon cœur, mon pauvre cœur,
Que je vous sens saigner par goutte en ma poitrine.
La blessure est ancienne, inguérissable et fine,
Et vous êtes pourtant muet et sans rancœur,
Mon cœur, mon pauvre cœur!

Vous avez tant pleuré, mes yeux, mes pauvres yeux,
Vous êtes devenus si vieux, si bons, si graves,
Qu'on vous dirait méchants, mes pauvres yeux qui savent...
Un sourire inconnu pourtant vous rend joyeux,
Mes yeux, mes pauvres yeux!

Vous avez tant aimé, amour, mon pauvre amour,
Vous avez aimé trop, trop longtemps, trop de choses,
Le passé contiendra vos tendresses encloses,
Et pourtant vous pouviez aimer, un peu, toujours,
Beaucoup, mon pauvre amour!

Seul, je vous ai senti saigner, mon pauvre cœur.
Je pleure seul, le soir — et parfois je pardonne —
Et je n'ai jamais dit mon amour à personne,
Et nous l'aimons un peu, je crois, cette douleur,
Mon pauvre ami, mon cœur?

VERSICULETS

Sully-Prudhomme.

Si tu savais qu'à ma fenêtre
Je ne vis que pour te guetter,
Tu sourirais parfois peut-être,
Par charité!

Si tu savais comme je souffre,
Quand tu passes sans regarder,
Tu frapperais pour que je t'ouvre,
Sans plus tarder!

Si tu savais comme je pleure,
Que je deviens malade et vieux,
Tu voudrais que ta bouche effleure
Mes pauvres yeux!

Si tu savais comment je t'aime,
Et que j'y pense nuit et jour,
Tu m'aimerais peut-être même
Pour mon amour!

AIR TRÈS VIEUX

A mon cher ami V. Barvaux.

Je sais un air que je chante à voix basse,
Dans le silence d'un beau soir,
Quand je suis seul, que j'ai la tête lasse,
Que je regarde en l'air sans voir.

Cet air est doux comme un doux chant d'espoir,
Il est triste et pourtant délasse,
Et, chaque fois, il me fait entrevoir
Dans l'ombre qui naît et s'amasse:

Un soir sur l'eau... une barque qui passe,
Entre deux cygnes, blanc et noir,
Avec le bruit des roseaux qu'elle casse.
Pourquoi? Je ne peux le savoir.

Je chante sur cet air mon désespoir
Et mon pauvre amour qui s'efface.
Je clos les yeux pour m'entendre et mieux voir,
Et toujours cet air me tracasse.

Cet air est vieux, comme un vieil air perdu.
Mais quand? Où donc, l'ai-je entendu?

LES SOUVENANCES

Ce soir, je pleure et ne sais trop pourquoi:
J'ai vu, sous mes paupières closes,
Passer de bien mélancoliques choses,
Dans un écho d'ancienne foi.

J'aime à pleurer lorsque meurent les roses,
Et à rêver à l'autrefois,
Souvenances tardivement écloses,
Vous qu'en mon âme, je revois!

Là-bas, l'automne rêve au fond des bois,
Car c'est le soir sur toutes choses,
C'est l'heure des vespérales névroses
Que bercent d'invisibles voix.

Dans le grand soir de musique et d'émoi,
Mes souvenances se reposent,
Comme l'oiseau qui s'est perdu, se pose
Sur une branche, sans effroi.

Laissez-moi donc pleurer: la tristesse m'est chère,
Elle a son charme aussi, dans sa douceur amère...

RÊVE

J'ai rêvé quelquefois d'une atmosphère d'art:
Des fleurs se faneraient dans des vases antiques
Embaumant les rayons bleus des vitraux mystiques.
Oh! la chambre bénie où je rêverais tard!

J'aurais des manuscrits très riches à foison,
Dont je serais jaloux comme les vieux avares,
Des tableaux magistraux et des bibelots rares
Et des peaux d'Orient à la chaude toison.

J'aurais encore un luth ou bien un violon,
Je jouerais chaque fois que l'heure serait morne,
Et je me sentirais heureux ainsi, sans borne.
Mon air serait très vieux et, je crois, pas trop long.

Ce serait quelque part près d'une cathédrale:
Les cloches sonneraient le salut dans le soir,
Et je ferais des vers et je m'irais asseoir,
Pour voir passer un moine à l'allure claustrale.

Oh! je me plairais là comme en un paradis,
Oublieux du dehors, vivant de poésie,
Cultivant mon ennui et ma neurasthénie,
Rêvant d'une princesse, au bon vieux temps jadis...

NOSTALGIE

Je n'aurais pas dû tant laisser de ma pauvre âme
Au clocher bien-aimé qu'il m'a fallu quitter.
Je ne sais oublier les yeux de cette femme
Qui passa sans rien dire et que je viens guetter.

J'aime trop mon ami qui va me délaisser
Ou qui mourra demain. Les choses sont d'argile,
La main hiératique, un jour, peut les briser.
— Et comme elles aussi, ma pauvre âme est fragile.

Mon petit chat mourra plus tôt encore que moi.
A tous ces abandons, je songe avec émoi,
De plus en plus tout seul jusqu'à ce que je meure.

Donnant toute mon âme au peu qui me demeure.
Ah! je comprends pourquoi l'on a peur de mourir,
L'on retarde un départ ou l'on veut revenir.

JANVIER

Par un après-midi clair de janvier frileux,
Toute rose et menue en ton paletot beige,
Moi, distrait, affairé, car j'ai peur de la neige,
Bravement, nous allons par le fond nébuleux.

Les sonores sentiers fleurent le gai printemps,
L'air exhale déjà la bonne odeur de Pâques.
Tout est frais: givre, gel, blancheurs et claires laques.
Un oiseau nous précède et, gamin, nous attend.

Le vivier s'est couvert d'un peu de vieil argent,
Et nous lui souhaitons, peut-être à la légère,
Qu'il soit bientôt bordé d'iris et de fougère,
Que le beau cygne blanc le traverse en nageant.

Puis, méchante soudain, et la mine rusée,
Levant ton petit nez rose vers le ciel clair,
Tu me dis qu'il y a de la neige dans l'air.
J'en ai peur!... Te voilà pour longtemps amusée.

Enfin, nous arrivons à notre vieille ferme,
Où nous nous guéderons d'un lait encor tout chaud,
Et surtout chauffe bien tes petits pieds « déchaux »,
Pour pouvoir repartir d'un pas beaucoup plus ferme.

N'oublions pas non plus que c'est le nouvel an
Et que nos deux bons vieux aiment fort la galette
— Nous en apportons plein notre grande mallette —
Qu'ils sont sourds tous les deux et que l'oncle est
[branlant.
Bonne année au vieil oncle, à la vieille matante,
Une très sainte année en parfaite santé!...
L'oncle s'égaye et gronde un air qu'il a chanté
Autrefois, au jubé... Il est dans les septante.

Et tandis que le vieux obstinément chantonne,
Sans pouvoir, j'en suis sûr, s'entendre seulement,
Tes grands yeux curieux lorgnent l'ameublement:
Dans mon cher paradis, ma princesse s'étonne.

Les canapés anciens et la pipe allemande,
Les cadres dédorés, les images de saints,
Le tapis enfumé, ses vagabonds dessins,
Les gousses de pois secs, les touffes de lavande;

La branchette de buis et le bondieu manchot;
Sur les huis vermoulus, l'étrange rat-de-cave,
(La macralle en a peur, la vieille qui se gave
Du sang des animaux, et qui l'aime bien chaud);

Le gros paroissien et l'almanach de Liége,
Le journal du matin, mon volume de vers,
Le grand pot rose et bleu, des trésors très divers,
Ces deux jolis vieillards fragiles sur leur siège;

Le vieux chat enrhumé qui désire un bon grog,
Le petit chien qui joue avec une bobine
Et se fâche sur elle en gonflant la babine,
Le canari grincheux qui nous trouve de trop...

Et tu tournes vers moi ta frimousse éveillée,
Semblant me demander si c'est un conte bleu,
Comme je t'en traduis, le soir, au coin du feu,
Et qui te font pleurer et rire, émerveillée.

La grand'tante a narré sa légendaire histoire,
Achevant sa journée avec son chapelet.
Le grand oncle, joyeux, nous a forcés à boire
Du lait du mouton blanc: l'autre a son agnelet.

Déjà le poêle est rose et le coquemar bout,
Le pain est parfumé, le beurre sent la crème,
Le café est bien noir, c'est ainsi que je l'aime,
Nous voilà bien guédés, Madame, allons, debout!

Nous reviendrons ainsi quand descendra le soir,
L'encens subtil de l'ombre exhalé des collines
Noîra les bleus lointains de frêles mousselines,
Nos cœurs refleuriront au baiser de l'espoir.

SALUT

Je me souviens... c'est loin... Je suis un paysan
Qui naquit et vécut au gai son de la cloche,
Notre vieille maison de l'église était proche,
Je m'y rendais prier souvent au jour baissant.

C'était au mois de mai. Le gros chantre comique
Se faisait respecter par son puissant effort.
L'orgue emplissait l'église en bourdonnant très fort,
Couvrant ainsi la voix du vieux prêtre anémique.

Des arondes nichaient aux quatre angles du chœur
Et voletaient parfois pendant le saint office,
Attirant les regards du « choral » de service
Et d'un vieux bonnet blanc priant de tout son cœur.

Le beau mois de Marie!... On chantait un cantique,
Avec peu de ferveur, mais d'un air inspiré.
Mon voisin qui pouvait à peine respirer
Cessait pour soulager une toux asthmatique.

Le bon encens montait en changeant de couleur,
Vaporisant ainsi la lumière des cierges
Qui brillaient sur l'autel de la petite vierge,
Trônant sur sa montagne en grossiers pots à fleurs.

On n'entendait plus rien... une toux étouffée...
On remue un vieux banc... les grains d'un chapelet.
Dehors, le bêlement plaintif d'un agnelet...
L'hirondelle, parfois, rêvant sur sa couvée.

Des femmes en sabots, arrivaient en retard,
Répondant du parvis aux saintes litanies.
Le bon curé levait ses blanches mains bénies;
Le chantre se pressait, car il se faisait tard.

Celle qui somnolait — d'une voix masculine,
(Quand le prêtre priait la Vierge aux noms très doux)
Disait en sursaut un fervent: « Priez pour nous! »
Rythmant la litanie avec sa capeline.

Oh! la paix de l'église et l'odeur de l'encens...
Orgues et vieux curés, vos beaux chants liturgiques
Résonneront toujours dans mon âme mystique.
Oh! mon pays natal!... oh! mes chers paysans!...

La clarté du dehors entrait par la fenêtre.
Une archivieille assise en un rayon subtil,
Disait après tous un tremblant: « Ainsi soit-il! »
Les étoiles brillaient: la nuit venait de naître.

L'orgue poussait encore un dernier meuglement;
Le prêtre lentement bénissait les fidèles:
Les enfants au dehors fuyaient à tire-d'aile,
Les femmes s'écoulaient en un chuchotement.

On se passait enfin la goutte d'eau bénite,
Et puis l'on devisait: « N'est-ce pas qu'il fait beau?
Notre curé vieillit... Bonsoir, savez Zabeau!...
Demain, je vais au bois, Rosa!... Bonsoir, Guérite... »

On entendait encor les avé d'un gamin...
Les rainettes criant dans l'étang de la cense,
Un tram dans le lointain troublaient seuls le silence.
Le ciel était tout rose au bout de mon chemin...

SONNETS

VERS

A Monsieur Gaston Lecrenier.

Lorsque viendra l'hiver avec ses coins du feu,
Je serai de nouveau comme un vieil homme austère,
Travaillant sans relâche et toujours solitaire,
Doucement inquiet de mes rêves frileux.

C'est ma chère saison! ma vie est sédentaire,
Laborieuse et calme avec des songes bleus
Et des vers tracassant mon esprit nébuleux.
Je comprends la douceur de vivre au monastère.

Il fera froid dehors et moi j'aurai bien chaud!
La pipe est bien meilleure et les livres plus beaux!
Mon incurable spleen ainsi que par magie,

Disparaîtra sans doute, et nous serons encor,
Mon vieux chat, deux amis, oublieux du dehors,
Il nous en restera un peu de nostalgie.

LE POÈTE

A mon cher Lucien Haccourt.

Que m'importent ton rire, ô plèbe malapprise,
Tes dessins sur ma porte et ton fiel sur mon seuil!
Ah! tu croyais chez moi recevoir bon accueil
Et m'entendre chanter au gré de ton caprice!

Tu ne comprendras pas, du reste, mon orgueil,
Ton vin n'est pas celui dont ma lèvre se grise,
Mes Dieux ne sont point ceux de ta nouvelle église,
Lis cette inscription de mon dernier recueil:

Je te préviens, lecteur, note une fois pour toutes,
Que sur ce sujet il n'existe plus de doutes:
Il n'est rien de commun entre mon Etre et toi,

Car les dieux grecs, les Vrais, habitent sous mon toit.
Bion, le vieil esclave, ô plèbe malapprise,
Le Poète — entends-tu? — t'ignore et te méprise.

LE MENSONGE

Le mensonge est divin: la ressource suprême
Des assassins, qu'ils soient repentants ou peureux.
Mentir! mais c'est la vie et le soleil pour eux!
Pourquoi ne sait-on pas se mentir à soi-même?

Il est beau de mentir pour sauver ceux qu'on aime
— Fussent-ils criminels — et d'être chaleureux.
Usez-en saintement, ou sinon, malheureux,
Le mensonge soulage et mord comme un blasphème.

Et pour vaincre d'ailleurs, point n'est de viles armes,
Puisqu'on peut, comme don Juan, se faire chrétien!
Sous un masque serein, laissez couler vos larmes

De rage!... Se tromper!... Etre comédien
Pour tous, en tout, toujours, quand on souffre est un baume.
C'est risible, est-ce pas, se confier à l'homme?

ÉPITAPHE
(1622)

Treize joeusnes d'icy, sarteurs et chaforniers,
Ont esté tous occis — treize estoit fatidique! —
Entre Toussainct, Noël, item jusqu'au dernier
Au service de Sa Majesté Catholique.

Ils sont donc morts à bien, escrit le margueyer
Au livre paroschal. Une belle gothique,
Sur parchemin le couvre: un vieux chant liturgique.
Proche est la double croix qui doict accompaigner

Leurs noms. Ils sont essépulturés sur les lieux
Les treize filz, loin du cymetier de messire
Jan le Signeur et loin de l'espouze et des vieux.

Lesquels ont dépoysé deux liards de neuve cire
Et cinq liards et demij pour avoir sept chandelz.

Pryez Dieu pour leur âme et l'âme des fidelz!

LE SPHINX

A mon ami Théo Dock.

Au bord du fleuve bleu, d'immobiles ibis,
Sur leur patte campés, rêvent du monde vaste
Où les hérons ont vu, plus loin que Kart-Hadaschte,
Des villes d'or, des eaux rouges, des mers d'épis.

Le térébinthe exhale un goût subtil de naphte.
Le sphinx de Thoutmosis, vieux gardien assoupi,
Songe aux Dieux morts: le Chat, Osiris, Anubi,
Le bœuf Apis, Isis et le Typhon néfaste.

Soudain le sphinx frémit: sa grimace est si triste,
Qu'une chauve-souris, sursautant dans son nid,
Déserte éperdument l'oreille de granit:

Couvrant le cri sacré des oies, le vent marin
Apporte au monstre avec l'odeur du tamarin,
L'angelus du clocher de Saint Jean le Baptiste.

MÉDAILLON

Un petit ange nu montre sa ronde fesse
Et deux doigts sur sa bouche, il souffle en un buccin.
L'effort gonfle sa joue et le vent la caresse.
Sur la face oxydée est un drôle dessin:

Un jeune écolier lit dans un gros livre saint
Et chante en une extase un cantique ou la Messe.
— Quel fut le monnayeur et quel fut son dessein? —
Un laid démon barbu sourit avec finesse

— L'image m'inquiète! — et du fond le surveille.
La médaille est d'argent finement ciselé,
Possède une fêlure et la teinte vermeille

D'un drachme athénien ou d'un as crénelé.
Dites! Ce démon n'est sans doute qu'un caprice
Du graveur? Son sourire est comme un maléfice!

OFFRANDE

En l'île de Lesbos...

O Dieu cornu! Daphnis, le gardien de ces chèvres,
Qui broutent près de ton figuier le serpolet,
T'en offre la plus grasse et deux chevreaux de lait,
J'y joins ma panetière et mes syringes mièvres.

Je n'en sais plus jouer: l'amour brûle ma lèvre
Et la cire a bouché les trous du flageolet
Dont je ne tire plus qu'un vain son aigrelet,
Qui ne dit pas ma peine et mon ardente fièvre.

Mes doigts n'arrangent plus des cages aux cigales,
Le loup me prend mes boucs et la mort m'est égale.
Ah! ne ris point dans tes rides couleur de ciel:

Son baiser est plus doux qu'une gaufre de miel!
Tiens! je te donnerais — juge l'offre ingénue! —
Ma cape de longs poils soyeux, pour la voir nue!...

PRIAPE

Di me tuentur; Dis pietas mea
Et musa cordi est. HORACE.

Puisque, Dieu vigilant, tu fus inexorable
Aux maraudeurs maudits que tentaient mes raisins,
Mes citrouilles, mes aulx, les lotus des bassins,
Mes figues et mes fleurs! Puisque tu fus bon diable,

Pour qu'en octobre encor, tu me sois favorable,
Dis! veux-tu que je t'offre un bouc syracusain
Et qu'à la priapée assiste mon voisin?
Que je repeigne un peu ton membre formidable,

Ta serpette, ta corne et ton tortis de fruits?
J'ai du vermillon plein les rouges figulines
Dont j'abreuve, l'été, mes cultures marines.

Veux-tu du sel, veux-tu de l'orge et des vins cuits?
— Colon, je sollicite une faveur insigne:
Cache ma nudité sous mon tortis de vigne!

KAKÉMONO

A Monsieur Marcel Verlaine.

Au jardin garni de camphrés michelias,
La lune est dans l'étang où le nuphar se livre
A des frissons sans fin. La cigogne s'enivre
D'envols vers des ciels bleus, loin des hovenias.

La mousmé mariée au vieux magnolia,
Paternel et galant, et tout fleuri de givre,
Vint, tordant son chignon qu'un amant délia,
Et vit que son époux avait cessé de vivre.

Elle lui dit sa peine et lui brûla du bois
En bâtons odorants pour la dernière fois.
Puis de son kimono détacha sa ceinture,

Et se pendit à l'arbre en humant sa ramure.
Toute la nuit, son chat la pleura sur le seuil...
Et la neige est tombée en signe de long deuil...

PARADÉNIA

Le matin fit fleurir l'hybiscus et le lis,
L'amome et l'orchidée, et l'aube est musicale
De vent, dans les bambous, et de chants bengalis.
Le cinname adoucit l'haleine tropicale.

Dans les vanilliers brille un oiseau de rubis.
Un grand papillon rôde en la splendeur florale
Des fougères d'or du cinghalais paradis.
Le lotus blanc met sa caresse végétale

Sur la blonde tortue et sur l'étang sacré,
Où se baigne sans bruit le reptile nacré.
Soudain un monstre crie et se penche pour boire :

Ecrasant les bambous d'où l'épient les rats,
Celle dont la beauté damna tout Mathoura,
La bayadère, hélas ! meurt de la peste noire !

LE RETOUR

A M. Paul Brien

LE RETOUR

Je veux revoir tes yeux d'ambre et tes cheveux roux,
Thaïs! Ouvre: c'est moi! Ne crains point mon courroux.
Je suis vieux, je suis faible et mes jambes défaillent.
Je saigne: les enfants m'ont jeté des écailles,
Car je ne suis plus beau: le fouet et le bâton
M'ont déchiré le dos et me l'ont fait tout rond.
Je suis borgne et bancal et plus laid qu'un Priape.
Je ne peux plus t'aimer: ne crains point que je frappe,
Donne-moi seulement une figue ou du miel,
Depuis trois jours, je vis d'un pain poudré de sel.

T'en souvient-il, Thaïs? Je me rappelle encor
Moi, ce soir rouge où la lune comme un grand sabre
Crevait les toits du Port, colorés de cinabre.
Sur le ciel, les griffons des acrotères d'or
Bâillaient, chiens de granit rose devenus noirs;
Des ibis, arrivant en vol d'hiéroglyphes,
Semblaient crever leurs yeux et becqueter leurs griffes:
On eût dit un relief sur le cuivre du soir.
Un vieux pauvre essayait sa flûte de métal
A ta porte entr'ouverte, et dans ton vestibule,
J'entrai comme un voleur et dérobai l'Hercule
De basalte noir et sa boîte de santal.
Tiens! le voici l'Hercule: il a perdu la tête
A Tyr, quand je perdis mon œil, et la cassette
Fut jetée avec moi, près Paphos, dans les flots,
Un soir que j'étais ivre avec des matelots.
La cassette y resta, mais moi je vins au môle,
Echouer presque mort, un couteau dans l'épaule.
Pardonne-moi! Voici ma tête d'animal
En échange! Tu crois que je te veux du mal?
Non! reste et verse-moi deux doigts de bière d'orge
Dans ma coupe. J'ai soif: parler sèche la gorge,
Surtout quand le discours est un sombre récit
Et qu'on est le héros.

Ce miel est bon. Merci!

. . . . . .

Je revois ma maison près du vieil aqueduc
Avec ses tamaris et sa corniche rouge;
Mon père le sculpteur, indulgent et farouche.
— Il vit encor, Thaïs? Il doit être caduc. —
Je t'aimais cependant, mon père. Noble artiste
Aux yeux illuminés, à la figure triste!
Nul comme toi ne fit une cuiller à fard
Dans ce bois étranger qui sentait bon le nard;
Des tabourets et des urnes de térébinthe,
Des coupes de santal et des images peintes,
Où l'on voyait surgir sur fond de vermillon,
Le profil noir ou blanc d'un arbre ou d'un lion,
D'une grue ou d'un Dieu; des vases funéraires
Plus beaux que ceux des Grecs taillés dans le calcaire
Qui te firent ton nom vanté par les marins:
Sabaccas, le grand Thériclès alexandrin.
Ma mère Philina, la Danseuse thébaine,
Te donna son amour pour une Isis d'ébène.
Mon père, je reviens reprendre mes outils.
(Songeant à Philina, tu ne m'as point maudit:
Ta femme fut plus tard cette mime saïte
Dont l'art divin damna un saint de Thébaïde).
Et comme toi, je veux aussi sculpter au flanc
Du vase de bois peint, le corps de cuivre ou blanc
D'une Femme, élever en un geste de danse
Ses deux bras amoureux pour en faire les anses,
Puisqu'Elle te rendit pour toujours les yeux tristes
Et qu'Elle te valut ton noble nom d'artiste
Et que je Lui dois, moi, d'avoir goûté la croix,
La galère et le fouet et la soif!...
Tiens! je crois
Que mon œil est plein d'eau. Sur mon cerveau, ta bière
De Cylicie agit. Tu peux en être fière!
Tu crus que je pleurais? Mais mon pauvre œil est sec
Comme un vieux caïeu d'ail. Meilleure qu'un vin grec,
Ta bière pince au nez et parvient — ô prodige! —
A me faire pleurer! C'est ta bière, te dis-je!...

Thaïs! le soir maudit... C'est fini! Je veux dire
Simplement, mon navrant, mon douloureux martyre.

Ce soir-là, je courus au bassin d'Eunostos.
Du quai, des marins grecs écartaient leurs galères
Dont le vent gonflait les voiles triangulaires.
J'avais quelques chrysos: je partis pour Lesbos.

Là, je gardai les bœufs au flanc des coteaux roux
Dominant le canal qui regarde Pergame
Où des alcyons bleus naviguent sur la lame.
J'étais seul: je jouais de la flûte à sept trous.
Et pendant qu'à mes pieds, cigales, sauterelles
Limaient leur cri strident parmi les roseaux grêles,
Que mon chien s'asseyait, muet comme nos sphinx,
Je regardais mes doigts danser sur ma syrinx.
J'évoquais chaque fois des chants d'Alexandrie,
Ceux qui chantaient les Dieux, l'Amour et la Patrie.

« Je te revois, Egypte et tes soirs solennels
Qui font l'homme amoureux sous les cieux irréels.
Dieux! pourquoi fîtes-vous la Patrie aussi belle
Et si bonne la rose et nos chants si divins,
S'il faut partir un jour et qu'un air nous rappelle
La petite maison, les chants et les parfums
De celle qu'on adore et pleure sans remèdes.
Maudits soient donc les Dieux qui nous firent poètes!
Maudit le Dieu qui mit dans sa bouche du miel,
Sous sa langue du lait et dans ses yeux du ciel,
Qui fit d'elle un jardin, une fontaine close,
Qui lui fit distiller la bonne odeur des roses
Et de la myrrhe franche, et fit son corps pareil
Aux parterres fermés, aux parterres vermeils,
Où l'on cueille à plaisir la grenade et la pomme
Et toutes les odeurs, les drogues et les baumes,
S'il devait lui donner pour âme un vase impur
Et mettre en sa poitrine un cœur de bois très dur!... »

Lors, sur mes genoux nus, je brisais ma syrinx
Et mon chien tressaillait, en sa pose de sphinx,
Et les bergers voisins faisaient taire leurs flûtes
Pour m'écouter pleurer comme un fou dans ma hutte.
La vendange était faite et je buvais du vin
Odorant et mielleux. Ah! Bacchus est divin
Puisqu'il fait oublier. Un soir, je pris une outre
— Elle suintait encore — et voulus la découdre.
Je fus surpris, Thaïs, et mon maître en courroux
Me fit goûter, dix nuits, du fouet et des verroux.
Sur mon dos, vois-tu la marque du fouet de frêne
Dure comme un repli, bleue ainsi qu'une veine?
Ah! tu pleures déjà, Thaïs. Ce n'est pas tout,
Cependant. Laisse-moi raconter jusqu'au bout:
Je pris la mer avec des trafiquants d'étain

Qui, riches, revenaient de l'Occident lointain
Où va se coucher Râ. Et nous fîmes des lieues,
Dans des îles d'argent, sous des nuits toujours bleues.
Accroupi sur la proue, un marin chaldéen
Me révélait au ciel méditerranéen,
La Chèvre jaune, Aldébaran, le Zodiaque,
Phares de diamant sur une mer de laque!...

La grande Mer! l'Egypte est là! Le vent marin
M'apporte du sud proche un goût de tamarin
Et l'air est tout vibrant de rapides abeilles.
Sans doute, elles ont vu nos campagnes vermeilles,
Car elles sentent bon le pollen enivrant
Qu'elles ont pris aux cœurs des fleurs hiératiques
D'Egypte! Les hérons font, hiéroglyphiques,
Un cartouche royal sur le soleil mourant.

Nous montons vers Paphos. Et toujours cette brise
Natale, qui fait rire et pleurer et qui grise...
Je bois ce soir encor. Je tue... on me poignarde...
C'est ici sur l'épaule, à l'os plat... mais regarde!...

Fais-moi grâce, Thaïs, du reste du récit:
Je crache tout mon sang. Un peu de vin... Merci!

Je vais mourir. A Tyr, je fus mis sur la croix,
Où l'on creva mon œil avec un jonc... Tu crois
Que j'exagère? Tiens! Vois plutôt ces stigmates
A peine refermés! Verse un peu d'aromate
Dans mon pauvre œil meurtri. Je crache mes poumons
Je vais bientôt mourir, moi, Nonès, dont le nom
Devait perpétuer l'Epoque alexandrine.
Quelque chose, là, pleure et saigne en ma poitrine.
Je te dois tout, Thaïs: la croix, mon caïeu d'ail.
Tu brisas tout chez moi, Gloire, Rêve, Travail,
Honneur! Je te dois tout! Thaïs, es-tu contente?
Oh! n'appelle donc point afin qu'on te défende.
Ne crains rien, non! Ce soir, je m'enquiers d'un potier
D'étain, puisque le bois n'est pas assez durable!
Thaïs aux cheveux roux, tu fus inexorable!...
Pour toi, je reprends les outils de mon métier,
Et cette nuit, je veux, sur la sonore enclume,
Marteler ton cher nom dans ma caisse posthume!...

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Les Carriers	5
A vau-l'eau	10
R. I. P.	14
Le Muet	20
Mar-Jo	28
Marche-les-Dames	41
Promenade	46
Nuit de Noël	49
Le Vieux-Seilles	51
Humilité	82
Amour	83
Versiculets	84
Air très vieux	85
Les Souvenances	86
Rêve	87
Nostalgie	88
Janvier	89
Salut	91
Vers	94
Le Poète	95
Le Mensonge	96
Epitaphe (1622)	97
Le Sphinx	98
Médaillon	99
Offrande	100
Priape	101
Kakémono	102
Paradénia	103
Le Retour	106

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE